JULES MUNIER

# LA PRESSE EN ÉGYPTE

(1799-1900)

## NOTES ET SOUVENIRS



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MCMXXX

# LA PRESSE EN ÉGYPTE

(1799-1900)

## NOTES ET SOUVENIRS

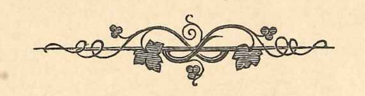
Ouvrage tiré à cent cinquante exemplaires non mis dans le commerce

JULES MUNIER

# LA PRESSE EN ÉGYPTE

(1799-1900)

## NOTES ET SOUVENIRS



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MCMXXX

# INTRODUCTION.

Au mois d'octobre 1906, lors de la fondation du journal l'*Orient*, j'avais sur la demande de M. Manse, son fondateur, publié, dans le premier numéro, une étude dans laquelle j'avais esquissé à grands traits l'historique de la presse européenne en Égypte. Je n'avais voulu que marquer une étape; c'était une simple revue, une revue *express*, où j'avais relevé les changements de front qui se sont produits depuis l'origine (1799) jusqu'en l'an de grâce 1900. Il paraît que, dans ces lignes brèves, j'avais ressuscité tout un monde de souvenirs : tout un monde qui vibre encore dans le cœur des vieux Égyptiens. On aurait voulu que je fusse plus complet, prolixe même. Il eût fallu m'étendre sur une foule de détails, relever les noms de tous les confrères et des camarades, les disparus et les vivants : un fort volume quoi! «Et ce vieux *Bosphore égyptien*, ce héros des combats épiques de la belle époque? Pourquoi deux mots seulement?» On me posait cette question comme un reproche, avec, presque, des larmes dans la voix. «Parlez-nous du *Bosphore*», me disait-on de toutes parts, comme Béranger, dans ses chansons napoléoniennes, faisait dire aux petits-fils — qui sont aujourd'hui nos grands-pères : — «Parlez-nous de *lui*, grand'mère, parlez-nous de lui».

La vogue du *Bosphore* nuisait alors aux tentatives nombreuses qui furent faites pour fonder de nouveaux journaux. En ce temps-là, un nouveau journal produisait à peu près l'effet d'une goutte d'eau tombant dans l'océan — l'océan de l'indifférence, dirait M. Prudhomme.

Il n'en va plus de même aujourd'hui, le temps a marché, le progrès aussi : un journal qui vient au monde, en Égypte comme ailleurs, est une force qui se lève. Que sera, que fera cette force? La curiosité est en éveil.

De ce que la presse a enfin conquis sa place au soleil d'Égypte, il n'en faut pas conclure que nos aînés aient passé inaperçus. C'est pourquoi il était intéressant de marquer le chemin parcouru. Et comme la plupart des témoins des événements qui se sont déroulés depuis plus de trente ans dans la vallée du Nil, ont bien voulu m'exprimer le désir d'une évocation plus complète, plus détaillée que celle que j'avais faite dans un seul article, j'ai dû recueillir tous mes *Vieux souvenirs,* que je présente aujourd'hui à mes vieux camarades et au public sous ce titre : *La Presse en Égypte* [1].

JULES MUNIER.

*
* *

Ces souvenirs, écrits en 1925, ne purent être imprimés du vivant de l'auteur; je les publie aujourd'hui, non seulement par piété filiale, mais comme contribution à une époque déjà lontaine, dont il importait de garder le souvenir.

HENRI MUNIER.

---

[1] Les personnes qui voudront avoir un aperçu plus complet et plus objectif de la presse en Égypte, devront consulter les ouvrages suivants : R. G. CANIVET, *L'imprimerie de l'Expédition d'Égypte, les journaux et les procès-verbaux de l'Institut* (1798-1801) (*Bull. de l'Inst. égypt.,* 5e série, t. III, 1909, p. 1-22); Y. ARTIN, *L'instruction publique en Égypte,* 1890, annexe F. — et son article : *Étude statistique sur la presse égyptienne* (fin 1904) (*Bull. de l'Inst. égypt.,* 1905, p. 89-97); O. SACHOT, *Rapport au Ministre Victor Duruy,* 1868.

# CHAPITRE PREMIER.

## LES DÉBUTS DU JOURNALISME (1799-1882).

Les savants de l'Expédition française, en 1799, publièrent deux journaux : l'un littéraire et scientifique *La Décade égyptienne,* l'autre, politique *Le Courrier d'Égypte;* ce furent les ancêtres de la presse égyptienne. Toute l'Europe savante et politique d'alors lisait ces deux journaux. Leur vie, il est vrai, fut éphémère, mais non sans gloire.

Dans les rares exemplaires du *Courrier d'Égypte,* pieusement recueillis et conservés par de zélés collectionneurs, on peut lire le résultat du premier recensement de la ville du Caire, mené à bonne fin par une commission instituée sur l'initiative de Bonaparte. On y apprend qu'en 1799, la capitale de l'Égypte ne comptait que 260.000 habitants. Le recensement de 1906 accusait un chiffre de 800.000 [1].

Le 20 novembre 1828, Méhémet Ali fonde *Al Wakaï-al-Masriah* (*L'Événement égyptien*), qui fut le journal officiel de son gouvernement.

*Al Wakaï-al-Masriah,* rédigé en arabe et en turc, paraissait trois fois par semaine, comme le *Journal officiel* d'aujourd'hui. Après dix-huit ans d'une existence agitée, *L'Événement égyptien,* qui fut le premier journal oriental, disparut au milieu de l'indifférence générale.

En 1857, sous le règne de Saïd pacha, la Sublime Porte voulut réagir contre la conduite de son vassal d'Égypte, conduite qu'elle jugeait par trop indépendante et trop européenne. Il lui fallait un avocat qui défendît les intérêts ottomans dans la vallée du Nil; elle le trouva en la personne d'Iscandar effendi Chalhoub, qui fonda *Al Sultana,* hebdomadaire. Mais les idées avaient évolué sous l'impulsion énergique et féconde de Mohammed

---

[1] Aujourd'hui, 1927, ce chiffre s'est élevé à 1.400.000.

Aly. La mode était aux innovations européennes; *Al Sultana,* n'eut qu'une durée éphémère. Les journaux, jusqu'alors, n'avaient aucune chance de prospérer faute de lecteurs. Rares étaient les Égyptiens sachant lire; non moins rares les Européens fixés en Égypte. Les journaux ne répondaient encore à aucun besoin : il n'y avait pas *d'opinion* égyptienne. Il fallut le magnifique essor imprimé par le khédive Ismaïl à toutes les forces du pays et le grand mouvement d'immigration provoqué par l'œuvre colossale du canal de Suez pour que la vie se manifestât dans toutes les branches de l'activité humaine. Le pays se couvre alors de lignes de chemins de fer et de lignes télégraphiques, on creuse de nouveaux canaux, qui doublent les productions agricoles; on ouvre des écoles, le commerce se développe et prend tout de suite assez d'importance pour justifier la création d'une Bourse : la *Bourse d'Alexandrie,* fondée en 1866, et reconnue officiellement par décret vice-royal pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans. Le capital social s'élevait à 24.000 livres sterling, représenté par 240 actions de 100 livres chacune. Les députés de la Bourse étaient MM. A. Nicolopoulo, F. Barker, C. Ralli, F. Bourgogne et quatre cents sociétaires environ.

C'est aussi en 1866 que fut constituée la Société médico-chirurgicale, avec le Dr Ogilvie comme président, Dr Abbate, vice-président, Dr Dumesthé, secrétaire.

La même année faisait son apparition *Le Nil,* feuille bi-hebdomadaire (jeudi et dimanche), dirigée par M. Nicoullaud, avocat. C'était avant tout un journal commercial émaillé de science et de littérature.

L'année suivante (1867), soixante-huit ans après *Le Courrier d'Égypte,* un autre journal, qui eut son heure de gloire, *Le Journal du Canal,* publié à Port-Saïd, défendait héroïquement l'œuvre de M. de Lesseps contre les attaques malveillantes de la presse anglaise. On bataillait ferme alors pour ou contre le canal de Suez. Celui qui dirigeait et rédigeait le journal à lui seul, que l'on appelait déjà, bien qu'il fût jeune encore, le père Moll[1], tenait tête aux nombreux adversaires de M. de Lesseps — des Anglais en majorité — et sortait toujours vainqueur dans toutes les polémiques. Le journal de Moll eut cela de commun avec celui de Bonaparte, qu'il était

[1] M. de Lesseps en parlant de lui ou lui adressant la parole, disait toujours : «papa Moll».



répandu et lu dans le monde entier. Ce formidable choc d'idées, conséquence d'une œuvre d'une incomparable grandeur, provoqua une soudaine éclosion de feuilles «en tout genre».

En 1868, cinq journaux font leur apparition à Alexandrie et deux au Caire.

Dans la première ville *L'Eco d'Egitto,* publication hebdomadaire, dont M. Pergola était directeur;

*L'Avvenire d'Egitto,* sous la direction de M. Castelnuovo, journal qui paraissait trois fois par semaine;

*Le Moniteur de la publicité en Égypte,* édité par M. François Levernay, qui publia le premier annuaire égyptien sous le titre : «Guide général de l'Égypte»; le *Moniteur,* bi-hebdomadaire, journal d'annonces officielles, judiciaires et commerciales.

Puis *La Trombetta,* journal italien maritime, commercial et quotidien, dont le propriétaire était M. Minasi.

Enfin un quotidien français avec un titre italien : *Manifesto giornaliero,* dirigé par M. A. Schutz.

En 1881, sous la direction de M. Lafon, paraît un journal français : *L'Égypte,* quotidien, et un journal arabe : *Wadi el Nil* (*La vallée du Nil*).

*L'Égypte* eut une carrière tragique : après des alternatives de hausse et de baisse, ce journal se fixa dans la ville d'Alexandrie. Le directeur, M. Lafon, en 1881, publia un article de polémique religieuse. Les Égyptiens l'avaient menacé de mort. Pour le soustraire à la fureur de ses ennemis, il fallut que le consul de France le fît conduire sous bonne escorte à bord d'un bateau prêt à lever l'ancre. Lafon disparut dans une haute banque parisienne; il devint secrétaire de M. de Rothschild. Le collaborateur de Lafon, Touchard, liquida la situation financière de *L'Égypte* et fut bientôt appelé à de plus hautes destinées; il succéda à Santerre des Boves bey en qualité de directeur du *Journal officiel,* édition française.

Peu avant la disparition de *L'Égypte,* Touchard avait soutenu dans ce journal une brillante polémique contre *Le Phare d'Alexandrie* en faveur de la candidature de S. E. Riaz pacha à la présidence du Conseil (1881).

*Le Phare,* fondé par un Hellène, Me Haïcalis — depuis Haïcalis pacha, — journal entièrement rédigé en français, s'était fait, par la plume mordante et spirituelle du marquis de Giry, l'avocat de Chérif pacha. C'est ce

dernier qui l'emporta. Chérif forma le ministère qui eut l'honneur d'être appelé «le grand ministère».

*L'Egyptian Gazette,* qui commençait à poindre et devint ensuite le porte-parole de l'opinion anglaise, se contenta de marquer les coups.

L'année 1868 fut fertile en événements aussi bien qu'en personnalités hors de pair à divers titres : Adrien bey, chef de bureau à la Compagnie des eaux d'Alexandrie; Barthe-Dejean Oswalt, simple homme d'affaires, titré avocat à la suite de ses succès à la barre; Beyerlé, agent de la *Maison Oppenheim*, un des fondateurs du Crédit foncier égyptien; Bravais, immortalisé par A. Daudet dans son roman *Le Nabab,* déposait chez ses amis et connaissances des cartes de visite sur lesquelles on lisait : «Bravais, député au Corps législatif français — Ezbékieh [1].»

Les cartes de visite du duc d'Aumont de Villequier portaient cette simple mention : *Propriétaire,* et celles de M. Gavillot : *Négociant.*

M. Casimir Olivier venait alors de fonder l'*Hôtel des Princes,* à l'Ezbékieh; Me Rosé inaugurait brillamment sa carrière d'avocat; Fitter, simple officier de santé, était le médecin en titre de la Société française de bienfaisance. Il fut ensuite promu médecin sanitaire du port de Suez.

Le médecin oculiste en renom : Dr Tachau, opérait dans la ville d'Alexandrie.

Au barreau, nul ne dépassait alors en éloquence et en habileté Me de Réguse, qui avait ouvert deux études, l'une au Caire, l'autre à Alexandrie.

Me Haïcalis, à qui le barreau ne suffisait pas et qui rêvait déjà de fonder *Le Phare d'Alexandrie,* était alors chef du contentieux de la Cie de navigation *Azizié.*

Le docteur Onofrio Abbate, — depuis Abbate pacha — occupait les fonctions de trésorier de l'Institut d'Égypte, dont le président était l'égyptologue Mariette bey, bientôt promu pacha.

Le Dr Gaillardot avait le titre de «médecin sanitaire» au consulat général de France, installé alors dans la ville d'Alexandrie; A. M. Pietri cumulait les fonctions de juge-consul et de vice-président du tribunal consulaire.

Le comte Zizinia, consul général de Belgique, allait développer le goût

[1] L'Ezbékieh était alors le quartier aristocratique du Caire.



artistique des Alexandrins en jetant les fondements du théâtre qui porte son nom.

A cette époque où le commerce était déjà prospère dans la Vallée du Nil, les maisons de commerce se multipliaient : MM. Hubidos et Dargon fondent à Alexandrie le premier établissement d'eaux minérales; puis l'on voit s'installer et prospérer : la maison Camoin, la fonderie Autofage, M. Magnin, M. Zivy, horlogers-bijoutiers.

Les œuvres de bienfaisance ne furent pas négligées : les malades indigents d'Alexandrie trouvèrent un refuge et des soins à l'Hôpital européen, administré par MM. Caprara, Cicolani, Custot, Pastré, Sinano, etc. Le médecin attaché à l'hôpital était le Dr Ardouin.

Alexandrie, déjà trop à l'étroit dans ses vieux murs, se donne de l'air et fait fleurir des jardins aux alentours. Dans les solitudes de Ramleh, les villas s'élèvent comme par enchantement, et l'on décide de relier la ville à la banlieue par un chemin de fer, le chemin de fer de Ramleh, dont le conseil d'administration comprenait : MM. S. O. Schutz, J. B. Seffer, B. F. Fleming, H. Bulkeley et Tortillia. A l'exception de M. Tortillia, trop modeste et désintéressé, tous les autres administrateurs se sont octroyé le luxe d'honorer de leurs noms les stations disséminées entre Alexandrie et Schutz, station terminus jusqu'en 1881; la station de San Stefano, alors en construction était sur le point d'être achevée.

A la tête du service technique, on avait nommé un ingénieur distingué, M. Marchettini.

Bien qu'en 1868, on ne parlât pas encore de municipalité, les notables de la ville d'Alexandrie avaient obtenu du gouvernement l'autorisation de changer le nom de quelques places et de certaines rues. C'est ainsi que l'ancienne place des *Consuls* devint la place MÉHÉMET-ALI; que la rue *Mahmoudieh* s'appela rue ANASTASI; celle des *Consuls,* rue CHÉRIF-PACHA; la rue des *Eaux,* rue de l'ÉGLISE ÉCOSSAISE; la rue *Franque,* rue de RAS-EL-TIN; celle de l'*Encan,* rue de l'ENCHÈRE. Toutes ces rues conduisent à la place Méhémet-Ali.

Comme on le voit, l'Égypte nouvelle avait élu domicile dans la ville d'Alexandrie. La progression du nombre des journaux suivit celle de la prospérité du commerce, qui se servit bientôt de la presse pour stimuler le zèle de la clientèle.

Cependant le Caire prenait, lui aussi, un développement appréciable, quoique plus lent. La population de la capitale, y compris les faubourgs de Boulaq et du Vieux-Caire, atteignait, en 1868, le chiffre de 400.000 habitants, ainsi répartis :

| | |
|---|---|
| Égyptiens musulmans | 260.000 |
| Égyptiens coptes (chrétiens) | 30.000 |
| Abyssins | 25.000 |
| Syriens | 10.000 |
| Arméniens | 5.000 |
| Européens, non compris les Turcs et les Hellènes | 40.000 |
| Turcs | 10.000 |
| Hellènes | 20.000 |
| | 400.000 |

Les colonies européennes et asiatiques étaient déjà assez nombreuses pour assurer aux journaux un important contingent de lecteurs. Toutefois, pendant huit ans, leur nombre n'augmenta pas sensiblement.

En 1876, les frères Takla (Sélim et Bichara), d'origine syrienne, fondèrent à Alexandrie le premier journal arabe quotidien : *Al Ahram* (*Les Pyramides*). Tout de suite le succès se dessina et ne fit que croître. Dès les premiers articles, le public égyptien fut séduit; ces deux stylistes de premier ordre étaient des polémistes redoutables. Ils surent retenir l'attention des plus hauts personnages égyptiens et faire vibrer une population jusqu'alors indifférente; partout on lisait *Al Ahram* avec avidité et même avec dévotion. Dans leur profession de foi, les frères Takla présentèrent au public leur journal comme «indigène et français». Ils surent dominer les fanatismes, ressusciter le patriotisme dans la population et développer l'influence française.

«Français! s'écriaient quelques amis timorés, vous êtes Français de sentiment et d'opinion : vous ne réussirez pas : vous allez droit à un échec.» Ils réussirent, et au delà de leurs espérances.

Sur l'insistance de leurs amis, les frères Takla fixèrent leur journal au Caire; ils n'eurent pas lieu de s'en repentir.

L'exemple des frères Takla entraîna dans la lutte Aziz bey Zind, qui, la même année, lancait *Al Mahroussa,* quotidien, dont l'autorité ne fit que croître avec les années.



Mais pour prospérer, un journal devait être rédigé en langue arabe, et encore le nombre des lecteurs restait-il plutôt anémique. Presque toutes les petites villes et tous les villages ignoraient les écoles. La création d'un ministère de l'Instruction publique était de date trop récente pour que les bienfaits de l'enseignement officiel se fissent sentir partout. Quant aux colons européens, ils formaient des groupements de peu d'importance; le grand nombre était disséminé dans les provinces, principalement dans la ville d'Alexandrie et autour des bureaux de la Compagnie du Canal maritime : à Port-Saïd et à Ismaïlia. On ne voyait au Caire que de rares maisons européennes, et, au début du règne d'Ismaïl, le quartier de l'Ezbékieh était encore un lac sur lequel on pouvait se promener en barque.

Quand l'on construisit, rue El Bawaki, les magasins occupés depuis par MM. Paschal et C^ie^, et où l'on avait alors installé la Poste, tous les Européens allaient admirer cette construction européenne. Bientôt tout l'Ezbékieh se couvrit d'immeubles semblables. Le Caire commençait à prendre une physionomie occidentale.

Jusqu'en 1881, cette physionomie européenne de la capitale ne dépassait guère les alentours du jardin de l'Ezbékieh.

C'est dans ce magnifique jardin, plein d'ombre et de fraîcheur, que nous nous réunissions le soir avant d'aller prendre l'apéritif au café Passe [1], récemment promu *café de la Bourse,* ou chez M^me^ Chiaramonti, dont l'établissement voisin du café concert *Eldorado* était devenu *le lieu de rendez-vous* de la colonie française.

Après les soirées d'opéras et d'opéras-comiques du *Khédivial,* que M. Larose administrait avec tant de compétence et d'éclat, nous faisions une station à la brasserie Girard avant de rentrer dans nos foyers respectifs.

Ce fut chez M^me^ Chiaramonti qu'en 1881, l'idée nous vint de fonder une revue humoristique sous le titre de *Darabouk* [2]. Nous avions confié les fonctions de directeur gérant à notre ami Chauvet, dont la librairie était un centre que ne dédaignaient pas de fréquenter les célébrités de passage, comme Cazeneuve, Barjon, prestidigitateurs; les artistes du Khédivial, ainsi que la jeunesse européenne : baron Zualard, qui vivait de ses rentes;

(1) Nom du propriétaire du café.

(2) *Darabouk,* sorte de tambour en terre cuite.

Doussine, Bedos, employés aux Chemins de fer; Nicolas Forcella, artiste-peintre; F. Mourès, imprimeur; H. de Vaujany, professeur aux écoles du gouvernement; Mokers, professeur de piano; Hourst, dessinateur à la Compagnie des eaux; Gravier, ingénieur électricien à l'administration des Chemins de fer; Herz, Allemand, venu en Égypte en qualité de dessinateur et qui réussit à se faire promouvoir architecte en chef au Comité de conservation des monuments de l'art arabe; Leroy, représentant de commerce; Landry, qui fut le premier directeur de l'agence Havas en Égypte et qui, quelques mois après avoir pris possession de ses fonctions, disparut en bonne fortune sans laisser de trace. Ce fut Lesieur, ancien fonctionnaire au Canal, qui le remplaça.

*Le Darabouk,* revue hebdomadaire illustrée, succédait à une autre revue, *Le Fanous* (*La Lanterne*). *Le Darabouk* publiait le portrait des artistes du théâtre khédivial; c'était une innovation qui lui assurait le succès, quand les événements de 1882 arrêtèrent brusquement son magnifique essor.

# CHAPITRE II.

## L'ÂGE ÉPIQUE DU JOURNALISME

## (1882-1884).

Le bombardement d'Alexandrie dispersa la plus grande partie des Européens, qui profitèrent des transports gratuits pour prendre dans leur pays un congé forcé dont on ne pouvait prévoir la fin. Beaucoup d'entre eux ne revinrent pas.

La tempête apaisée, la plupart des émigrés reprirent possession de leurs fonctions, avec, toutefois, quelques plis soucieux au front. Qui pouvait se dire assuré du lendemain? Une situation nouvelle était faite à l'Égypte; tous, nous nous efforcions de déchiffrer l'énigme de l'avenir. C'est au milieu de ce chaos d'événements, d'idées, de sentiments, d'appréhensions, de colères contenues que *Le Bosphore égyptien* reprit le cours de sa publication. Il entrait alors dans sa deuxième année. Voici comment il vint au monde.

Depuis l'inauguration du canal de Suez, la ville de Port-Saïd avait fait de constants progrès et était devenue un centre important. Deux ans avant les événements de 1882, Serrière, qui avait installé dans cette ville une «imprimerie française», fondait *Le Bosphore égyptien,* journal qui, au début, paraissait de façon intermittente, selon les caprices de «l'actualité», et du directeur. *Le Bosphore* se distinguait par une verve endiablée qui le rendit populaire aussi bien au Caire qu'à Port-Saïd. Serrière, sollicité par ses amis, s'établit au Caire (1881) où *Le Bosphore* devint quotidien et fit beaucoup de bruit, on pourrait même dire du fracas. Giraud, avocat, en prit la direction et publia une série d'articles retentissants. La population du Caire, indigène et européenne, adorait *Le Bosphore,* et, certain jour, elle porta Giraud en triomphe dans les rues de l'Ezbékieh.

Ce journal apparut d'ailleurs à une époque de bataille; il y avait dans l'air de menaçantes odeurs de poudre; les fusils partaient tout seuls. Giraud fut tout de suite l'homme de la situation; sa plume d'avocat faisait un bruit

d'artillerie. Le père Moll, un des héros du Canal, existait encore et collaborait au *Bosphore,* d'une façon d'ailleurs très intermittente. Il disait à Giraud : « Mon petit, tu écris presque aussi bien que moi. » Giraud saluait le père Moll avec dévotion, comme on salue une vénérable relique.

De fait les idées éclataient dans les colonnes du journal et remuaient les foules. Cela vibrait, cela vivait.

Cela vivait! Avec quoi? Avec rien, ou presque; cependant le journal se portait très bien et prenait chaque jour plus d'influence sur l'opinion. Mais Giraud, mais Touchard, mais de Strens, mais les typographes? Tous connaissaient l'anxiété des lendemains décevants, quand, par hasard un ami généreux et le porte-monnaie garni n'emmenait pas toute la bande au restaurant. On était dans la bohème jusqu'au cou et l'on chantait; on avait faim souvent, mais on n'avait jamais soif. A deux pas des bureaux du journal, un « bar américain » était tenu par un Français, Goni; le vin, la bière, le vermouth, voire l'absinthe y coulaient en abondance. On ne mangeait guère, mais on buvait ferme et l'on payait avec des... jetons. Goni encaissait les jetons sans se plaindre, et même offrait une tournée.

Cette existence durait depuis des mois quand un beau jour, sur une centaine de francs de consommations prises à crédit, Giraud jeta sur le comptoir, en acompte, un talaris (5 francs)! Il fallait arroser l'aubaine, on arrosa.

Pourquoi, dira-t-on, puisque la vogue du *Bosphore* était si grande, n'y avait-il jamais une piastre en caisse? C'est que le nombre des lecteurs ne dépassait guère le demi-mille; les colonies étaient loin d'être aussi nombreuses qu'aujourd'hui. Tout le monde achetait le journal, et les piastres de tout le monde suffisaient tout juste à payer le papier et les ouvriers. Il fallait sortir de cette situation précaire, mais comment s'y prendre? Il y avait alors une administration scientifique nouvellement créée, dans laquelle tout respirait la science, tout excepté le directeur. Chaque jour ce directeur publiait un bulletin météorologique, où, entre autres gaffes, il évaluait la vitesse du vent en kilogrammes. Aussi s'attirait-il de cinglantes critiques. Le malheureux ne comprenait pas pourquoi on le critiquait. Et il écrivait à l'administrateur du *Bosphore :* « Inscrivez-moi pour dix abonnements. » Les critiques continuaient aussi mordantes et implacables. L'éminent directeur répondait : « Je prends vingt abonnements. » Aux nouveaux



feux de file, nouvelles demandes d'abonnements. Quand ce pauvre directeur en fut à son centième, il trépignait et s'écriait : « J'ai pris cent abonnements et ils ne sont pas encore contents! Que me veulent-ils donc? » On n'était pas encore arrivé à l'époque où l'argent assouplit les caractères. *Le Bosphore* continua de critiquer *les fils à papa* et les incapables, sans souci des Pactoles égyptiens et autres. Mais, grâce à l'argent de cet éminent directeur, les rédacteurs et administrateurs du *Bosphore* purent goûter pendant quelques semaines la joie de vivre dans les meilleurs restaurants de la ville.

Sous le souffle tumultueux, mais vivifiant de la pléiade d'écrivains qui entouraient Giraud, l'opinion publique se formait, enthousiaste et frondeuse, qui manifestait sa belle humeur par des éclats parfois bruyants. La popularité du journal montait toujours et débordait dans les provinces, sans que ce flot ascendant jetât une suffisante fécondité dans la caisse. C'était toujours la même dèche, mais une dèche entrecoupée de « nopces et festins » à chaque échéance d'abonnements. Les ouvriers typographes, qui avaient reçu un léger acompte sur leur modeste salaire, se présentaient de nouveau à la caisse quelques jours après et, le sourire aux lèvres, sollicitaient un nouvel acompte. Il fallait voir Giraud se démener, gesticuler et s'écrier : « Comment, coquins, je vous ai donné cent sous l'autre jour et vous n'êtes pas contents! »

Toutes ces difficultés matérielles auxquelles on se heurtait n'empêchaient pas *Le Bosphore* de sabrer les abus et de braver les menaces d'en haut.

En 1884, M. Clifford Lloyd, qui avait succédé à lord Dufferin en qualité de Haut Commissaire anglais, avait, pour ses débuts, commis de regrettables méprises. *Le Bosphore,* l'égratignait et lui faisait perdre toute mesure. Les attaques du journal touchaient juste. M. Clifford Lloyd était nerveux, il interrogeait son entourage et ne découvrait aucun point sensible. Un article plus violent que les autres fit déborder la coupe. L'honorable Commissaire anglais fit supprimer *Le Bosphore* par simple arrêté ministériel.

Lorsque cet « arrêté » fut signifié aux intéressés, rédacteurs et ouvriers se demandaient quelle serait l'attitude de Giraud : ferait-il du tapage ou se résignerait-il? Ni l'un ni l'autre. Giraud prit gaîment l'aventure. Serrière la prit au sérieux. Serrière, imprimeur, ne voyait pas sans anxiété la perspective du chômage forcé de son nombreux personnel. Giraud essaya de

le réconforter, en lui disant : «On n'a pas le droit de fermer l'imprimerie, non plus que de supprimer *Le Bosphore;* l'arrêté ministériel, je m'asseois dessus. Je ne reconnais pas la loi de 1881 sur la presse.»

Giraud, avocat distingué, n'avait pas tort de considérer cette loi comme *illégale*. La suite lui donna raison.

Tout le Caire discutait sur la question, les Égyptiens comme toutes les colonies. Les têtes s'échauffaient; chez M^me^ Goudard, une brave Française qui tenait une buvette dans la rue de la Poste, Serrière, Giraud, Santerre des Boves, J. Girard, Touchard, de Vaujany, Puntingon, Mokers, Lormand, de Strens, Oziol, Savary, Portmann engageaient d'orageuses discussions. M^me^ Goudard, elle-même, jetait dans la mêlée des exclamations indignées; jamais sa buvette n'avait été aussi fréquentée que dans ces journées critiques. Le soir même du jour où l'arrêté ministériel fut connu, les ouvriers typographes de l'imprimerie Serrière envahirent la buvette, réclamant Giraud.

A peine Giraud est-il sorti que huit mains vigoureuses l'empoignent, et voilà Giraud hissé sur les épaules de quatre grands gaillards, tandis que la foule, amassée dehors, lui fait une chaleureuse ovation. Giraud se défendait énergiquement : «Mes amis, mes chers amis, criait-il, pas de manifestation!» Il réussit à se soustraire au tumulte et à ramener le calme.

Le journal parut le lendemain comme à l'ordinaire. Bientôt on apprit que la police avait arrêté les vendeurs et confisqué les numéros. Cèbe, le concessionnaire de la vente, était venu tout de suite se plaindre à Giraud. Dans son langage exubérant de Marseillais, Cèbe apostrophait la police et faisait des gestes désespérés.

Le cas était grave, on tint conseil. Spontanément les rédacteurs offrirent de vendre eux-mêmes le journal dans les rues; mais la police veillait et s'opposait à toute manifestation; il fallut chercher une autre combinaison. C'est alors que L. Poutingon se chargea lui-même de la vente. Il loua un landau, mit un frac et sur la tête sa petite calotte bien connue des Cairotes, et le voilà parti à travers les rues de la capitale, *Le Bosphore* à la main et criant : «Demandez *Le Bosphore!*» Le succès fut délirant, succès malheureusement sans lendemain. Les autorités, pour couper court à tout incident, avaient résolu de fermer l'imprimerie.

Le ministre de France, M. Saint-René Taillandier, qui était en excellents termes avec Giraud, essaya d'apaiser M. Clifford Lloyd. Impossible; il fallut exécuter l'arrêté ministériel.



Le jour de l'exécution, Giraud et l'équipe du journal étaient sous les armes. M. Taillet, chancelier du consulat de France, entouré de son personnel et de ses cawas, attendait sur le seuil de la porte de l'imprimerie. Les rues voisines étaient gardées par un fort détachement de police à pied et à cheval. Le capitaine Alcide Fenwick — que le journal appelait «Acide Phénique», — arriva pour instrumenter lui-même. Après lecture du document officiel et les sommations d'usage, personne ne bougea; M. Fenwick fut quelque peu interloqué. Giraud, toujours gouailleur et bon enfant, dit au capitaine Fenwick : «Empoignez-moi au moins au collet pour que j'aie l'air de céder à la force.» Le capitaine, très courtoisement, lui toucha le bras : «Est-ce que cela suffit, dit-il?» — «Parfaitement.»

*Le Bosphore* était supprimé.

Le gouvernement chargea A. Mourès, directeur de l'Imprimerie nationale, d'expertiser l'Imprimerie franco-égyptienne en vue d'une indemnité que le gouvernement était prêt à payer à Serrière; cette indemnité fut fixée à 42.000 francs.

Entre temps, l'Imprimerie franco-égyptienne, en l'honneur du premier souffle du khamsin, publia, cette année-là, un numéro unique : *Le Khamsin*, avec ce sous-titre : «Journal pas politique, peu littéraire, illustré. — Bureau au Caire, ministère de l'intérieur. Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à Clifford Lloyd, ex-sous-secrétaire d'État avant son départ, et surtout *affranchir*.»

On sait que M. Clifford Lloyd était le grand champion de l'abolition de l'esclavage au Soudan.

Ce numéro unique n'était pas bien méchant, mais il ne manquait pas d'esprit. L'explorateur Olivier Pain, de passage au Caire, avait offert sa collaboration et chansonna Clifford Lloyd sur l'air de *Barbari*. Voici un couplet entre autres :

Clifford voulait tout réformer :
Justic', finance et guerre,
Et se faire ainsi surnommer
L'Sésostris d'Angleterre.
Vidé le trésor de l'État!
Perdus Sinkat et Trinkitat!
Lâchés et voleur et forçat!
Non, Clifford n'est pas un bibi
Biribi
A la façon de Barbari
Mon ami.

Pauvre Olivier Pain! Peu de temps après, il disparaissait dans les ténèbres du Soudan.

Nous l'avions tous dissuadé de risquer l'aventure, car le haut Nil, d'Assouan au Sennaar était en révolte; c'était pour lui une raison de plus de poursuivre sa route; le péril l'attirait. Presque en même temps notre ami Herbin, tout jeune alors — vingt-cinq ans à peine, — partait pour Khartoum. Le gouvernement français lui avait accordé le titre de consul s'il réussissait à pénétrer dans la capitale du Soudan. Il partit avec la témérité de son âge et de sa race; il parvint à Khartoum trois ou quatre jours avant la chute de cette ville. Gordon, qui l'avait accueilli avec une franche sympathie, averti qu'une flottille anglaise venait à son secours, envoya Herbin et Stewart à sa rencontre. Herbin logeait chez un omdeh quand il fut massacré. La flottille était, en effet, en route et se trouvait alors à Berber. Olivier Pain était resté à Khartoum, où il fut fait prisonnier par le Mahdi, qui lui laissa une liberté relative, sans toutefois se départir d'une étroite surveillance. Olivier Pain mourut de fièvre.

La colonie française ressentit vivement la perte de ces deux belles intelligences.

Tandis qu'on agitait dans les hautes sphères la « question » du *Bosphore*, la population attendait, anxieuse, la solution que le gouvernement allait donner à l'affaire. Beaucoup étaient optimistes : ils pensaient que le gouvernement égyptien n'oserait aller jusqu'au bout dans ses rigueurs. « Si *Le Bosphore* succombe, disaient-ils, c'en est fait de la sécurité des Européens. » Les personnages qui avaient quelque influence, s'efforçaient d'apaiser le conflit. Les avocats français du Caire avaient rédigé un mémoire dans lequel ils démontraient l'illégalité de ce coup de force. Pour donner plus de poids encore à leurs arguments, ils sollicitèrent les signatures de leurs confrères d'Alexandrie, qui, *tous*, répondirent avec empressement à cet appel confraternel : *tous* moin *un*. On avait, en outre, confié au même rédacteur qui devait recueillir ces signatures, un pli confidentiel qu'il devait remettre lui-même à M. Monge, consul de France dans cette ville. Ce rédacteur fut averti que l'on tenterait, en cours de route, de lui dérober ce pli. « Sous aucun prétexte, lui avait-on dit, vous ne devez vous en dessaisir. » Il constata, en effet, pendant le voyage, qu'il était espionné. Mais il réussit à déjouer toutes les manœuvres et tous les pièges; il arriva complet, sain et sauf, à destination.



Il avait reçu dix livres pour frais de route : honnête autant qu'intelligent, il revint au Caire avec une partie de la somme; il en avait offert consciencieusement la moitié à l'avocat délégué, qui non seulement ne voulut rien accepter, mais ajouta dix autres livres à titre de gratification.

Giraud apprit que son rédacteur était riche ; « Ah! coquin, s'écria-t-il, où est-il que je l'étrangle! » L'heureux coquin était à la taverne Girard avec Poutingon et les autres camarades. On vidait force bocks à la prospérité du *Bosphore;* Giraud fait son entrée en coup de vent. « Vive Giraud! » crie-t-on de toutes parts. Giraud s'assied; Poutingon se lève et chante, comme toujours, la même chanson : « Mes chers amis, restons ce que nous sommes. . . » Puis enflant la voix : « Garçon, autant de bocks que de becs. » On applaudit la saillie. Giraud prend à l'écart le rédacteur qui avait la poche garnie et lui dit : « Veinard, te voilà avec dix livres, et ton rédacteur en chef n'a pas le sou : prête m'en cinq. »

Cependant l'affaire du *Bosphore* allait recevoir une solution diplomatique; M. Saint-René Taillandier fit des remontraces au gouvernement égyptien; la situation devint même très tendue à un moment donné. Si tendue que le ministre de France quitta Le Caire et se retira à bord d'un navire français ancré dans le port d'Alexandrie et prêt à partir. Mais il reçut du gouvernement français l'ordre de revenir au Caire pour suivre de plus près la marche des événements.

Le président du Conseil, Nubar pacha, se rendit alors à l'Agence de France et fit des excuses [1].

*Le Bosphore* allait ressusciter; mais pour donner quelque satisfaction à Nubar pacha, qui, fort courtoisement d'ailleurs, avait demandé au ministre de France « de vouloir bien prier M. Giraud de mettre un peu d'eau dans son vin », on établit un semblant de censure.

Une censure pas très rigoureuse, Anastasie, en l'espèce, s'appelait M. Le Chevalier, commissaire français à l'administration de la Caisse de la dette publique. Au début, M. Le Chevalier crut devoir prendre au sérieux son rôle de censeur; il y eut quelques discussions orageuses; mais Giraud, très méridional, excellait dans les ripostes railleuses; M. Le Chevalier —

[1] L'Agence de France se trouvait alors, rue El Manakh, dans l'immeuble occupé plus tard par la *Villa Victoria*, nom de l'hôtel tenu par M. Rochemane.

cela ne lui enlève rien de ses qualités — n'était pas de taille à tenir tête à Giraud sur le terrain de la diplomatie ironiste. Les articles de fond du *Bosphore* étaient toujours aussi crépitants; ils étaient aussi plein de bon sens et de perspicacité. Non seulement *Le Bosphore* suivait et commentait les événements au jour le jour, mais il en comprenait, avec une rare intuition, le sens et la portée.

C'est alors (1884) que l'on vit se produire les premières manifestations d'une opinion publique en Égypte, et ce sera la gloire et l'honneur du *Bosphore* de l'avoir créée, puis vite transformée en une puissance avec laquelle il fallut compter.

Auparavant, tout le monde se laissait vivre sans souci du lendemain. Qui pouvait prévoir le coup de foudre de 1882? Mais si les événements qui eurent pour conséquence l'occupation anglaise inspirèrent de vives inquiétudes aux colonies européennes, les esprits demeurèrent irrésolus quant à la conduite à tenir. On ne savait que faire, que dire, que penser. Les uns voyaient tout en rose; les autres, tout en noir. La grande majorité des Européens se laissa reprendre par la douce indolence d'autrefois. Il fallait un coup de fouet pour stimuler les endormis et une boussole pour les guider. Ce fut *Le Bosphore* qui remplit ce double rôle de stimulant et de guide.

Les discussions, flottantes jusqu'alors, furent ramenées sur un terrain solide et parfaitement orienté. Par des articles fougueux, mais justes, on finit par entrevoir les difficultés de la situation. Les colonies comprirent qu'elles devaient serrer les rangs et s'unir en un commun effort, car leur sécurité dépendait de leur entente. C'est à ce moment que se forma une opinion coloniale, opinion qui prit franchement pour drapeau *Le Bosphore égyptien*.

La première manifestation de cette opinion eut lieu en cette même année 1884, le jour de l'anniversaire de l'indépendance hellénique, manifestation imposante, impressionnante qui fut organisée ou plutôt improvisée en moins de deux heures. Un mot d'ordre subitement jeté groupa presque aussitôt une foule considérable sur la place de la Bourse : Italiens, Hellènes et Français se formèrent en cortège à huit heures du soir et se rendirent au consulat de Grèce installé au premier étage de l'immeuble occupé par le *New-Bar,* sur la place de l'Opéra.

En arrivant au consulat de Grèce, le cortège avait fait boule de neige; il y avait près de cinq mille manifestants sous les fenêtres du consulat. Naturellement, tant de monde ne pouvait à la fois tenir dans les salons de M. Ralli. On organise une députation de vingt-cinq personnes, Giraud en tête; tous fraternisent et font éclater de vigoureux vivats. M. Ralli et sa famille — M^me^ et M^lle^ Ralli — nous font un charmant accueil.



Giraud prend la parole, M. Ralli répond; les discours sont salués par les applaudissements de la foule qui réclame et acclame le consul de Grèce. M. Ralli et Giraud se présentent au balcon une coupe de champagne à la main et trinquent fraternellement, tandis que les vivats éclatent frénétiques et prolongés.

Giraud et la députation descendent presque aussitôt, salués par un chœur de voix formidable. Le cortège se reforme pour se disloquer à l'Eldorado, où nous terminons joyeusement cette inoubliable soirée.

Clifford Lloyd était une cible; M. Louis Clerc, correspondant de l'*Egyptian Gazette,* en était une autre. M. Louis Clerc était un long gaillard, avec des bras en aile de moulin à vent, très encombrant du reste. Le moindre incident lui était un prétexte pour se mettre en vedette. Il écrivait à sa *Gazette,* quotidiennement : « J'étais ici, j'étais là; moi, j'ai fait ceci, j'ai fait cela... » *Le Bosphore* ne le désignait que sous le nom de *Lui,* de la famille des « M'as-tu vu. » *Lui,* le grand *Lui,* est-ce *clair*?

Entre autres fonctions, Clerc était lié avec un certain colonel Colborne, personnage avec lequel il eut de retentissants démêlés. Ce colonel Colborne était explorateur à l'occasion. Sa famille l'aimait mieux loin que près, et lui servait une pension qui, au rebours de la loi de Newton relative à la gravitation universelle, augmentait en raison directe du carré des distances.

Ce fut peu après sa résurrection que *Le Bosphore* se déchaîna contre Clerc; mais cette résurrection comportait un avatar : ce n'était plus le même *Bosphore,* il lui manquait quelque peu de cette vie de bohème qui stimulait sa verve. Quand il y eut de l'or en barre et en caisse, la verve de Giraud déclina; on lui donna pour successeur Barrière bey, et, à côté du titre du journal, on lisait cette mention aussi rassurante que bourgeoise et capitaliste : « Au capital de 100.000 francs. »

J'ai parlé d'opinion coloniale pour indiquer l'unité d'idées et de sentiments de toutes les colonies, mais l'opinion indigène n'existait pas encore.

Non que *Le Bosphore* n'ait réussi à faire vibrer l'âme égyptienne, mais l'indigène se recueillait, méditait et gardait un silence obstiné, énigmatique et prudent. Il avait peur de ce tumulte d'idées, de ce verbe hardi et précis qui avait des grondements de tonnerre. La foudre sûrement allait tomber quelque part; serait-ce sur l'Égyptien? Serait-ce sur l'Étranger?

Les colonies, toutefois, ne manquaient pas de paratonnerres pour se garantir de la foudre, tandis que les indigènes, livrés à tous les coups de l'arbitraire, qui les protègerait? De là cette réserve, qui, cependant, peu à peu se relâcha.

Ce fut Barrière bey, le successeur de Giraud au *Bosphore*, qui réussit à faire sortir les Égyptiens de leur timidité native et toute naturelle du reste. Il sut leur inspirer confiance, et un an à peine, après avoir pris en main la direction politique du *Bosphore*, il recevait d'intéressantes confidences de hauts personnages égyptiens très patriotes. Ces premières confidences furent suivies d'autres très significatives. Barrière acquit ainsi la certitude que ses campagnes de presse trouvaient un vibrant écho dans l'âme des Égyptiens. De tous côtés, on lui demandait de publier une édition arabe; mais Barrière refusa toujours de tenter l'aventure, craignant avec raison que la traduction ne trahît sa pensée. Le sort du journal eût été, en effet, à la merci d'un mot glissé comme par hasard, d'un mot dangereux qui eût fait explosion et eût justifié les pires représailles. Les Égyptiens durent se résigner à lire en français les articles de Barrière bey, auquel on a maintes fois reproché ses violences de langage.

Violent, il l'était par tempérament et par patriotisme, mais on sentait tellement la conviction et la sincérité sous l'épithète cinglante que Barrière compta beaucoup d'amis dévoués dans la colonie anglaise elle-même. On respectait en lui la droiture du caractère. J'étonnerai sans doute beaucoup de personnes en disant que le meilleur reporter du *Bosphore*, en 1890, était le capitaine Mansfield, un Anglais des pieds à la tête, un des chefs de la police. Certain jour, je le vis arriver, vers 11 heures du matin. Je venais d'apporter une chronique; Barrière n'était pas à son bureau. Le fringant capitaine fait irruption et demande Barrière d'une voix impérieuse, en habitué de la maison.

— Barrière bey est sorti, lui dis-je. Avez-vous une communication urgente à lui faire?



— Ho! non. Je venais simplement lui signaler un incendie près de la gare; mais rien de grave.

Je pris note et saluai tout interloqué; il y avait de quoi. Pensez donc : un Anglais faisant du reportage pour *Le Bosphore!*

Barrière bey continua l'œuvre de Giraud avec la même énergie que son prédécesseur, avec plus de tenue aussi. Pendant plus de dix ans, il batailla et frappa d'estoc et de taille. Par la fermeté de son caractère et l'unité de sa conduite politique, il s'éleva très haut dans l'estime de ses compatriotes, des indigènes et de toutes les colonies, y compris la colonie anglaise. Il eut le rare mérite de fournir chaque jour l'article de fond et d'inaugurer l'information intéressante. Les articles paraissaient écrit avec tant de facilité que ses amis eux-mêmes ne soupçonnaient guère à quel travail herculéen il devait se livrer, non pour écrire un article, mais pour trouver chaque jour *un sujet* d'article.

Barrière devant s'absenter pendant une semaine, confiait à ses amis qu'il était très embarrassé pour assurer la publication de l'article quotidien. Le regretté Battenberg, un fin lettré, répondit que cela ne lui paraissait pas si difficile. Barrière riposta : «Vous pouvez aisément vous rendre compte de la difficulté en essayant chaque jour, non pas d'écrire, mais seulement de me trouver un sujet à traiter; je suis prêt à vous donner vingt livres par mois si vous réussissez. Entendons-nous : il ne s'agit pas d'indiquer un titre quelconque, mais une idée qui puisse donner matière à un développement d'une colonne.»

Je ne sais si Battenberg essaya; mais Barrière, qui m'avait conté l'histoire, me dit plus tard que son ami n'avait plus insisté.

Barrière bey était devenu, comme Giraud, très populaire; c'est pourquoi, après les défaillances mortelles du journal qui provoquèrent sa démission, l'opinion publique crut que le gouvernement français, pour récompenser les dix années de luttes de son vaillant serviteur, allait lui confier la direction d'une agence consulaire. Le bruit de sa nomination courut même avec tant d'insistance que Barrière dut démentir formellement tous les racontars dont il était l'objet. De fait l'Agence de France lui assura une pension mensuelle de 12 livres (300 frs. environ) à condition qu'il écrivît dans un journal de langue française, afin de justifier le payement de cette somme sous la rubrique : «Subvention de presse.» La

difficulté était de trouver un journal prêt à accepter la collaboration de Barrière.

Quand, en 1896, un an après la disparition du *Bosphore,* il avait à sa disposition *L'Écho d'Orient,* puis *Le Journal égyptien,* Barrière n'était pas embarrassé; mais après? En 1900, année stérile au point de vue presse française au Caire, il ne lui était guère facile de justifier l'emploi des libéralités officielles; ce fut M. Paul Oziol qui sauva la situation en fondant une revue financière, *Le Bulletin d'Égypte*, hebdomadaire, qui sous la plume de Barrière devint bientôt plus politique que financier.

Barrière mourut peu après, mais Oziol avait fait une bonne action, ses amis ne sauraient l'oublier.

Sans doute, *Le Bosphore* avait des aînés, qui, déjà lors des événements de 1882, avaient rempli une brillante carrière : *Le Phare d'Alexandrie* (français), *L'Egyptian Gazette* (anglais), *Al Mahroussa* (arabe).

Les Coptes avaient aussi leurs tribunes à part : *Al Watan, Al Tewfik;* ces journaux étaient rédigés en langue arabe : *Al Watan,* bi-hebdomadaire, fondé en 1878 par M. Mikhaïl Abdel Seyyid, tenait le parti du patriarche; *Al Tewfik,* hebdomadaire, scientifique et progressiste, représentait l'opposition.

*Le Bosphore* n'était donc pas le premier en date; mais il est certain qu'il fut le premier en importance dès 1884. Deux ans après sa naissance, on le regardait déjà comme un ancêtre. C'est lui qui imprima aux idées de si belles et fécondes envolées. Ses trois titres de gloire furent d'avoir créé l'opinion, l'information et la critique théâtrale. En 1884, *Le Bosphore* était un personnage considérable et considéré. On le vit bien d'ailleurs par le désarroi des fortes têtes politiques lors de cette tentative de suppression qui faillit avoir de graves conséquences diplomatiques.

# CHAPITRE III.

## NAISSANCE DE LA GRANDE PRESSE

## (1884-1900).

L'exemple et la bonne fortune du *Bosphore* firent éclore un grand nombre de «quotidiens» et de «périodiques». En 1884, *Le Bosphore* tirait à 500 exemplaires, ce qui était alors un chiffre respectable. Que l'on pense au petit nombre de colons français établis en Égypte à cette époque, ainsi qu'au très petit nombre de ceux qui, parmi les indigènes et les autres colonies, étaient à même de comprendre la langue française. N'importe; le tirage augmentait d'importance d'année en année. On s'habitua à lire les journaux et bientôt on ne put se passer de cette lecture.

M^e^ Tito Figari, avocat italien, disait un jour en prenant son apéritif chez M^me^ Goudard : «Qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Je n'ai pas eu le temps de lire mon *Bosphore* hier; il me semble que je vis dans le désert.»

M^e^ Figari — une figure de premier plan que l'on a bien vite oublié — était italien, mais il maniait la langue française comme si elle eût été sa langue maternelle.

D'ailleurs la colonie italienne formait la clientèle la plus nombreuse du *Bosphore,* car elle était de beaucoup supérieure en nombre à la colonie française; ce qui indique quelle influence avait su prendre dans tous les milieux *Le Bosphore égyptien.* Cette clientèle lui resta fidèle jusqu'en 1892, année où elle salua avec sympathie l'apparition de *L'Imparziale* journal italien quotidien fondé par M. Arus, admirablement secondé dans son œuvre par M^me^ Arus.

Un moment, *Le Bosphore* craignit une concurrence sérieuse dans *Le Courrier d'Égypte.* Un journal français, à cette époque, c'était déjà joli, mais deux? Comment arriveraient-ils à vivre côte à côte, puisant aux mêmes sources leur piastre quotidienne par numéro?

*Le Courrier d'Égypte* avait un air de sphinx qui excitait la curiosité du public. On avait appris, en 1883, qu'un rédacteur du *Voltaire,* M. Jehan

Soudan, se proposait de villégiaturer sur les bords du Nil pour se documenter sur les événements de 1882. Jehan Soudan, avait été tout particulièrement recommandé à Nubar pacha, alors au faîte des honneurs et de la puissance. Il était tout naturel que le brillant écrivain, pour se documenter, fit de fréquentes apparitions chez l'illustre homme d'État.

Depuis quelque temps, *Le Bosphore* attaquait et critiquait avec violence Nubar pacha, qui souvent voyait une combinaison politique échouer à la suite de ce qu'il appelait «les indiscrétions maladroites» du *Bosphore*. Nubar pacha se montra maintes fois agacé par ces campagnes agressives; aussi aida-t-il M. Clifford Lloyd de tout son pouvoir quand il s'est agi de supprimer le fougueux journal. Ce n'est certes pas la faute du ministre s'il y eut résurrection. Crut-il trouver en M. Jehan Soudan un instrument capable de le défendre et de faire échec au *Bosphore?* C'est bien probable. Toujours est-il qu'on apprit sans préparation aucune que Jehan Soudan allait fonder un journal *d'accord* avec Nubar pacha. Quel était cet *accord?* Y avait-il promesse de subvention? Ne s'agissait-il que d'une aide morale? Nubar pacha se défendit toujours énergiquement d'avoir été autre chose que le simple conseiller du journaliste français.

Quand parut le premier numéro du *Courrier d'Égypte,* la curiosité était en éveil; le nouveau journal fit sensation. L'article de tête se présentait comme un petit chef-d'œuvre d'à-propos et de style. C'était un extrait du dernier article de l'ancien *Courrier d'Égypte,* datant de quatre-vingts ans; le nouveau *Courrier* continuait simplement la publication de l'ancêtre. Cependant, malgré d'habiles mises en scène, de sensationnelles informations, *Le Courrier d'Égypte* n'arrivait pas à triompher de l'indifférence du public, qui ne lui était pas favorable. On savait que Jehan Soudan était en excellents termes avec le président du Conseil, et l'opinion s'était tellement assimilé l'esprit du *Bosphore* qu'elle partageait son aversion pour tout ce qui touchait à Nubar pacha, de près ou de loin.

Pourtant le lendemain de Noël 1883, le nouveau journal donna un coup d'aile qui paraissait devoir le porter vers les sommets. Il publia, le matin, en supplément, un article remplissant toute la première page, racontant le plus sérieusement du monde, que deux jours auparavant, le khédive Tewfik s'était décidé aux résolutions viriles. En tête du journal, un gros titre à effet : «Un coup d'État.» D'abord une adresse du khédive aux Puissances, adresse dans laquelle il était dit que Tewfik I[er] croyait qu'il était de son devoir d'aviser les Puissances qu'il était résolu à mettre l'Angleterre en demeure de tenir ses promesses. Il comptait sur leur concours pour ratifier le coup de force auquel il était contraint de recourir.



La reproduction de ce texte soi-disant officiel et de la scène diplomatique qui ne pouvait manquer de se produire, indiquait bien l'attitude politique de l'Europe vis-à-vis de l'Égypte : «Aussitôt que la nouvelle du coup d'État fut connue des agences diplomatiques, écrivait le journal, il y eut tout d'abord de la stupeur, puis une réaction. Les ministres étrangers se hâtèrent de demander des instructions à leur gouvernement.

«Le ministre de France, tout de suite, alla féliciter chaudement le Khédive de son acte d'énergie et l'assurer de l'appui de son gouvernement. Presque aussitôt suivait la visite des représentants de Grèce, de la Russie et de la Belgique; un peu plus tard celle des agents diplomatiques d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, etc. Enfin arrivait toute dernière la visite du ministre d'Italie.» En 1883, l'Italie était au mieux avec l'Angleterre. Quant au résident britannique, inutile de dire qu'il n'avait pas bougé.

En fin d'article, les appréciations de la presse : *Le Bosphore* exulte; l'*Egyptian Gazette* est indignée; *Le Phare d'Alexandrie,* suivant son invariable cliché, commence ainsi son article : «*Ainsi que nous l'avions prévu,* S. A. le Khédive vient d'adopter une attitude qui lui a été évidemment inspirée par la ligne de conduite de notre journal. . . »

A la lecture de l'article du *Courrier d'Égypte,* ce fut une stupéfaction générale. On s'arrachait le journal pour savourer tous les détails de l'événement. On était tellement convaincu de la réalité du coup d'État qu'il ne venait à l'esprit de personne de soupçonner un badinage de la part du journal; on ne remarquait même pas que le lendemain de l'incident étant jour férié, les journaux chômaient et que, par conséquent, les appréciations de la presse ne pouvaient exister. Non, personne ne doutait. Le lendemain de Noël nous dînions chez A. Mourès, directeur de l'Imprimerie nationale. Il y avait une dizaine d'invités, entre autres M[e] Carton de Wiart, avocat; MM. Barth Derigh, juge belge au Tribunal mixte, H. de Vaujany, Giraud, Serrière, etc. Chaque invité, en entrant, subissait la même question : «Avez-vous lu *Le Courrier d'Égypte?* Qu'en dites-vous?» Et l'on relisait l'article, on discutait, on s'animait, on acclamait le beau geste du

Souverain et l'on trinquait à l'indépendance de l'Égypte. Seul, M. Barth conservait un certain sourire sceptique. Son flair de magistrat lui faisait soupçonner quelque fumisterie; ce qui lui valait, de la part des dames surtout, quelques égratignures; elles lui reprochaient son détestable caractère, lui un si bon enfant!

Enfin Giraud arrive, le dernier comme toujours. Un concert de voix bourdonne à ses oreilles : «Avez-vous lu *Le Courrier?* Hein, qu'en dites-vous?» Je vois toujours Giraud partant d'un franc éclat de rire et haussant les épaules.

— «Vous non plus, lui crie-t-on, vous n'y croyez pas. Vous voilà deux de l'opposition.»

— Je ne crois pas à qui, à quoi, riposte Giraud?

— Mais au coup d'État.

Alors Giraud, grave comme un président de tribunal, d'une voix lente, solennelle :

— Vous avez tous lu l'article?

— Oui, oui, oui, répond-on de toutes parts.

— Vous l'avez lu jusqu'au bout?

— Oui, jusqu'au bout.

— Jusqu'au dernier mot de la dernière ligne?

Personne ne répondit; nous nous précipitons sur le journal et lisons ces dernières lignes qui nous avaient échappé :

«Nous avons fait hier réveillon chez Girard. Les têtes étaient surchauffées et j'ai fait le rêve que je viens de vous conter. Hélas! ce n'est qu'un rêve!»

Et nous regrettions tous que ce ne fût qu'un rêve.

Non ce n'était pas ce coup d'aile qui devait porter *Le Courrier d'Égypte* vers les sommets et les longs espoirs. Ce brave journal n'eut qu'une durée très éphémère; il passa comme un magnifique météore et, comme un météore, sans laisser de trace.

On peut dire que l'esprit du *Bosphore* animait de son souffle les publications qu'on vit éclore ensuite. On a pu railler leur donquichottisme, et l'*Egyptian Gazette* prenait un malin plaisir à lancer des brocards contre ces «pauvres chevaliers de la Manche qui ne comprendront jamais qu'il est plus hygiénique de se contenter d'être les chevaliers du *manche.*»



Cet esprit de désintéressement survécut même à la troisième «manière» du *Bosphore,* qui se tournait de plus en plus du côté du manche. N'avons-nous pas vu, tout dernièrement, des confrères arborer ce nom comme un drapeau dans les plis duquel ils ont cru apercevoir le succès.

Tous les vieux Européens, en entendant *crier* ce nom dans les rues, ont certainement vu passer devant leurs yeux, comme dans un éblouissement, toute cette héroïque période de combats généreux, et les ombres de Giraud et de Barrière durent tressaillir.

Déjà en leur vivant, ils ont pu reconnaître des disciples, surtout dans ceux qui avaient été leurs collaborateurs. En 1884, Touchard, qui, plus tard devait connaître le confortable des hautes situations, et aussi les plus cuisantes ingratitudes, écrivait dans *La Bourse*[1] (hebdomadaire) imprimée chez Jablin et fondée par un illettré, Lambert, brocanteur. Sous le pseudonyme de Touchatout II, Touchard racontait des histoires très transparentes, où les lecteurs pouvaient aisément reconnaître les personnages mis en scène.

A cette époque, Touchard occupait une situation de rédacteur au Gouvernorat. Il était donc à même de saisir les côtés intéressants et amusants de certaine cuisine politique.

Le journaliste qui domina toujours en lui, faisait en cette administration ample collection de documents qu'il jetait dans la mêlée et dont la divulgation ne laissa pas d'inquiéter les hautes sphères officielles. Soupçonna-t-on l'origine de ces indiscrétions? Touchard lui-même le croyait, mais on ne le lui fit jamais sentir; on se contenta de lui donner de l'avancement dans quelque autre bureau. Touchard avait visé autre chose : il avait espéré que le ministre de France d'alors, M. d'Aubigny, daignerait utiliser le talent et l'influence d'un bon Français : Touchard eut une désillusion. Plus tard, nouvelle désillusion; il était monté en grade, il avait été promu secrétaire du président du Conseil des ministres, alors Riaz pacha, qui le protégea toujours en souvenir des luttes soutenues pour lui par Touchard dans *L'Égypte,* de Lafon.

Un jour que Touchard se trouvait dans le cabinet du président, on annonce la visite de M. d'Aubigny, ministre de France.

---

[1] Ne pas confondre avec *La Bourse Egyptienne.*

Toutes les portes s'ouvrent aussitôt, Touchard esquisse discrètement un mouvement de retraite; Riaz pacha l'arrête d'un geste, et tandis que le ministre de France s'installe dans un fauteuil, le président du Conseil donne ses instructions à son secrétaire, après, toutefois, s'être excusé près de son visiteur. Il s'agissait précisément de rédiger une réponse au ministre des Affaires Étrangères de France.

« M. Touchard, lui dit-il, vous transmettrez les renseignements que demande M. de Freycinet. Vous ne ferez qu'effleurer le côté politique. »

Touchard m'a raconté lui-même la scène; il s'attendait à être appelé par M. d'Aubigny. « Pensez donc, me disait-il, un fonctionnaire qui est à ce point au courant des affaires politiques, sait évidemment beaucoup de choses. M. d'Aubigny aurait dû se dire en entendant la fin des instructions du président : « Voilà un gaillard qui peut me fournir de précieux renseignements; il faut que j'utilise ses services et son patriotisme. » Le cas échéant, je lui aurais répondu : « Pour tout ce qui peut être utile à mon pays, je me mets à votre entière disposition. Il va sans dire que vous ne me demanderez pas de trahir certains secrets d'État confiés à mon honnêteté. » Nous pouvions évidemment nous entendre, et je suis sûr que Riaz pacha aurait compris et approuvé ma conduite. Mais non : Rien, absolument rien. » Et Touchard ne cachait pas combien il était affecté de cette indifférence.

Après la mort de Santerre bey des Boves, ce fut à Touchard que l'on confia la direction des *Journaux officiels.* Mais la politique veillait : plus de rédaction politique, mais la sèche publication des actes officiels : lois, décrets, nominations, promotions, etc.; d'où suppression du titre et des fonctions de directeur de ces journaux. On promit à Touchard de lui ménager un autre poste, mais rien de certain. Ce brusque changement qui brisait son avenir « le frappa au cœur ». Le mot est de M. Canivet, directeur du journal *La Réforme.* Et tout le monde pensait comme *La Réforme.* Touchard fut frappé au cœur et mourut subitement alors qu'il villégiaturait en France, en congé régulier.

Serrière, qui eut l'honneur d'être le fondateur du *Bosphore,* ne voulut jamais rien être qu'imprimeur; ce fut d'ailleurs un excellent imprimeur et un non moins excellent patron. S'il ne fut jamais décoré, s'il ne fut jamais *bey* ni autre chose, c'est qu'il dédaignait toutes les distinctions honorifiques.



Il se contenta de solides amitiés et du prestige qu'il avait su conquérir comme imprimeur.

Après avoir passé la main à Giraud, puis à Barrière, Serrière s'ennuya de ne plus entendre le journal rouler sous ses presses. Peu après la résurrection du *Bosphore,* il lança en 1884 le *Méphisto,* feuille satirique, hebdomadaire, où je collaborai avec Ch. Gravier, ingénieur électricien aux Chemins de fer.

Au *Méphisto,* qui n'eut qu'une brève existence, succéda *La Jurisprudence égyptienne,* où le camarade Amadou écrivit sur l'instruction en Égypte des études copieusement documentées. Le gouvernement français le récompensa en lui conférant les palmes académiques.

Il était dit que tous les collaborateurs de Serrière seraient titrés ou décorés, excepté lui. Il mourut prématurément dans des circonstances tragiques où il y eut beaucoup de mystère. Ses funérailles furent grandioses. Ce fut M. de Strens qui, au cimetière, prononça le suprême adieu.

A partir de 1885, il y eut une superbe floraison de quotidiens, de revues littéraires et illustrées. Citons, entre autres, *La Gioventù* (1886) rédigée par la jeunesse italienne, jeunesse ardente, éprise d'idéal et de littérature, sérieuse comme un automne, bien qu'elle ne fût composée que de printemps.

En 1891, le professeur Trombetta en prit la direction et lui imprima un nouvel essor. Cette intéressante revue méritait de vivre; quand elle eut disparu, chacun la regretta.

En 1888, parut le premier numéro d'*Al Mokattam,* organe de l'influence anglaise en Égypte. Jusqu'alors, *Al Ahram,* habilement dirigé, avait une réputation qui semblait défier toute concurrence; car les rédacteurs de ce journal étaient tous des écrivains de premier ordre. La langue arabe y était maniée avec une pureté, une élégance auxquelles on n'était pas accoutumé. Quand MM. Nimr, Mankarious et Farès entrèrent en lice armés de leur *Mokattam,* c'est à peine si l'on daigna jeter un coup d'œil de simple curiosité sur leur feuille, que l'on croyait destinée à mourir avant les premières dents.

Les dents poussèrent vite et suffisamment solides pour faire de sérieuses blessures.

*Al Ahram* prit ombrage de l'attitude du nouveau confrère; il y eut tout de suite d'ardentes polémiques qui forcèrent l'attention des lecteurs et

aidèrent à la diffusion du journal. On voulait connaître de plus près cet adversaire que l'on prenait pour un nain et qui ne craignait pas de s'attaquer à un géant comme *Al Ahram*. L'attitude franchement anglophile d'*Al Mokattam* était de nature à lui aliéner la grande majorité des lecteurs; mais la curiosité l'emporta, on se laissa prendre à la brillante éloquence des articles de combat. Ce fut la faute d'*Al Ahram*, qui, par ses rispostes, mit en vedette un organe que jusqu'alors peu de lecteurs se souciaient de connaître. La faute était commise; le succès d'*Al Mokattam* s'affirma de plus en plus. Dans le public égyptien, il y eut des discussions passionnées sur le mérite littéraire de l'un et de l'autre journal. La musique des mots effaçait les laideurs de la politique.

* * *

*Al Moayad*, que l'on vit éclore presque en même temps qu'*Al Mokattam*, débuta plus modestement en 1888. Le cheikh Ali Youssef, qui en fut le fondateur, n'était pas alors le personnage considérable qu'il devint. Simple ouvrier typographe à l'imprimerie de MM. Costagliola frères, il n'avait pour vivre qu'un très maigre salaire. D'une vive intelligence, lettré, laborieux et d'une religion sévère, il suivait d'un regard attentif les événements ainsi que le tumulte des batailles d'idées où des noms, inconnus la veille, émergeaient soudain entourés d'une auréole. Volontiers, lui aussi, eut dit comme Thémistocle que les lauriers de Miltiade l'empêchaient de dormir. Il n'eut bientôt plus rien à envier aux Miltiades égyptiens, en l'espèce Takla pacha et M. Nimr. Il réussit à intéresser à sa cause les plus intransigeants parmi les musulmans. Pour lui «foi, religion» et «patrie» formaient une trinité divine. On écouta ce jeune cheikh plein d'ardeur et de piété; il eut le précieux honneur d'être *généreusement* soutenu par le khédive Abbas Hilmi, qui lui témoigna sa haute satisfaction autrement que par des paroles.

Ce fut certainement pour le cheikh Ali Youssef un jour béni entre tous que celui où il put lancer parmi les fidèles de l'Islam le premier numéro d'*Al Moayad*, un titre qui, à lui seul, était tout un programme. Son journal eut un succès retentissant et ne tarda pas à franchir les frontières de l'Égypte; *Al Moayad* devint promptement pour tous les Musulmans du monde l'organe de l'orthodoxie la plus pure et du patriotisme intégral. On le lisait avidement, dévotement même; les plus intransigeants parmi les fidèles de l'Islam étaient heureux et fiers d'entendre une parole puissante, qu'on eût dit inspirée, traduire si fidèlement les plus intimes aspirations de leur cœur.



*Fanatique*, a-t-on dit en parlant du cheikh Ali Youssef! Cette épithète fut souvent accolée au nom du fondateur d'*Al Moayad*. L'était-il vraiment? Une anecdote à ce sujet servira de réponse.

Après la liquidation du *Journal égyptien*, en 1893, M. P. Lesieur, dont la mort toute récente à Nice, où il s'était retiré, a profondément attristé ses amis d'Égypte, se trouva du jour au lendemain sans situation et sans ressources. Malgré ses relations très étendues et l'estime dont il était entouré, Lesieur connut des jours sombres; on répondait à ses appels par de bienveillantes promesses. J'ai eu l'honneur de connaître Lesieur très intimement à l'agence Havas d'abord, puis au *Bosphore*, à *L'Écho d'Orient* et au *Courrier du Nil*, car il collabora très activement à tous ces journaux; je savais que Lesieur n'était pas l'homme des démarches tant soit peu humiliantes. Tandis qu'il achevait la liquidation du *Journal égyptien*, quelqu'un veillait; quelqu'un, aussi anxieux que les amis de Lesieur étaient impuissants, se demandait : «Que va faire cet honnête homme, quand la liquidation sera terminée?» Ce quelqu'un-là n'était autre que le cheikh Ali Youssef, qui, sans attendre la fatale échéance, se préoccupa de lui assurer au moins la tranquillité matérielle. Il ne pouvait songer à l'employer à son journal, dans lequel tout était rédigé en arabe, depuis la première jusqu'à la dernière ligne. Pour Lesieur, il fonda, en 1899, une édition française hebdomadaire d'*Al Moayad*. Massoud effendi, rédacteur en chef de l'édition arabe, devait traduire en français les principaux articles de la semaine pour les publier dans l'édition hebdomadaire. Le rôle de Lesieur se bornait à vérifier et corriger au besoin les traductions qui lui étaient soumises. Mais étant donné la rare facilité avec laquelle Massoud maniait la langue française, la besogne était réduite presque à rien.

Donc, peu après la disparition du *Journal égyptien*, le cheikh Ali Youssef offrit à Lesieur de prendre la direction du *Moayad* français qu'il allait créer et, de ce chef, lui offrait douze livres égyptiennes mensuellement (un peu plus de 300 francs).

Massoud effendi, ensuite directeur d'*Al Minbar* (*La Tribune*), me confiait : « Vous ne sauriez imaginer à quel point le cheikh Ali Youssef vénère M. Lesieur. C'est pour lui seul qu'il a pris cette décision. »

De fait, chaque fois que Lesieur entrait au bureau, l'honorable cheikh se levait, s'inclinait et lui pressait la main. Et tout le personnel d'*Al Moayad* suivait l'exemple du maître. Lesieur me disait qu'il ne se serait jamais imaginé que le cheikh Ali Youssef fût si affable et si désintéressé.

Un certain jour, Lesieur avait écrit un article qui fut traduit en arabe pour l'édition quotidienne, article dans lequel il dénonçait certaines fraudes douanières. Le gouvernement égyptien, intenta un procès au *Moayad* « pour diffamations ». Tout autre que Lesieur eût été irrémissiblement *remercié*. Le cheikh Ali Youssef ne fit aucune remontrance; il fit agir de hautes personnalités pour arranger l'affaire et le procès n'eut pas lieu.

Quand, enfin, on offrit à Lesieur une situation moins modeste à l'Institut français d'Archéologie, le cheikh Ali sut traduire en ses paroles d'adieu l'affection, la vénération qu'il avait pour son collaborateur et ami.

Lesieur m'avait averti que la place occupée par lui au *Moayad* allait être vacante et qu'il me recommanderait au cheikh Ali Youssef. Ce qu'il fit en effet.

Le directeur d'*Al Moayad* ne me connaissait nullement, mais déjà Massoud effendi, qui avait été mon élève aux écoles du gouvernement, lui avait parlé de son ancien maître. Lesieur aidant, c'est moi qui eus à m'occuper de l'édition française d'*Al Moayad* jusqu'à sa disparition en 1900.

*
* *

Les contemporains de l'âge épique du journalisme ne me pardonneraient pas d'avoir évoqué le nom de Lesieur comme un nom de simple comparse, d'un acteur ne jouant que les utilités. Lesieur était, certes, une figure de premier plan; il importe de le mettre en pleine lumière, car sa vie demeure un enseignement, un enseignement de haute probité civique et littéraire.

Il était venu en Égypte tout jeune, il y a près d'un demi-siècle, au début des grands travaux de percement de l'isthme de Suez. Il avait fait de solides études au lycée de Versailles. Tout de suite, l'administration naissante du Canal le compta parmi ses meilleurs fonctionnaires. Mais l'isthme devint bientôt une nouvelle Californie, où l'or et le génie sortaient de terre, tels les épis de blé sur les bords du Nil. Les cerveaux enfantaient les combinaisons les plus fantastiques; on inventait des machines, on inventait des métiers, des industries; on se grisait de combinaisons en escomptant l'avenir. Lesieur, intelligence très prime-sautière, abandonna vite ses fonctions de bureaucrate. Les commerces les plus insolites se multipliaient avec une spontanéité qui tenait du miracle. Les fortunes et les ruines se heurtaient en fracas de bataille. Lesieur se jeta dans la mêlée avec cette activité dont nous avons tous été témoins et qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. La fortune ne lui sourit pas. Sans se décourager, il redevint l'employé modèle qu'il avait été auparavant. Après avoir occupé pendant plusieurs années les fonctions de directeur du Crédit Lyonnais à Port-Saïd, il vint au Caire pour succéder à Landry...



Peut-être n'a-t-on pas oublié Landry, ce grand diable de Landry, bon compagnon, plein d'entrain, de verve, et directeur de l'Agence Havas à ses moments perdus.

En 1881, Landry écrivait dans le *Darabouk*, revue hebdomadaire, humoristique et illustrée, publiée sous la gérance d'É. Chauvet, et où je collaborais en compagnie de Hourst, Ch. Gravier, Forcella, H. de Vaujany, Doussine, Leroy et la baronne S.

Landry, sous le pseudonyme de *Pélican*, rédigeait surtout des ballades à la lune et des madrigaux à la baronne S.

Un beau jour, Landry disparut sans laisser de trace. La direction du *Darabouk* annonça le plus sérieusement du monde que Pélican s'était échappé avec la baronne et que l'on récompenserait honnêtement celui ou celle qui ramènerait les fugitifs. De l'agence Havas, Landry n'avait cure; c'était bien là le cadet de ses soucis. A cette époque, il est vrai, Havas ne comptait qu'un très petit nombre d'abonnés; toutefois il importait d'assurer le service des télégrammes de et pour l'Égypte. C'est alors que Lesieur brigua la succession de Landry et fut accepté comme directeur de cette agence, qui, avec lui, connut des jours inespérés de grande prospérité. Ce fut Lesieur qui fit de l'agence Havas en Égypte la rivale de Reuter. Quand Barrière prit la direction du *Bosphore*, il y eut nécessairement des relations d'affaires entre ces deux hommes, relations d'affaires qui devinrent promptement des relations d'amitié. Lesieur, érudit et lettré délicat, collabora

anonymement au *Bosphore*, dans lequel il publia sur la politique européenne des articles parfaitement documentés qui furent très appréciés. Il se plaisait d'ailleurs aux combats du journalisme. En ce moment où les idées se heurtaient en bataille, il cinglait les lâchetés et attaquait énergiquement les abus. Mais sa parole n'avait rien d'acerbe; on sentait qu'elle émanait d'un cœur loyal, sincère qu'indignaient toutes les compromissions malsaines. L'honnête homme qu'était Lesieur harcelait tout particulièrement les concussionnaires, les administrateurs incapables ou corrompus. Ses satires remettaient en mémoire le Cicéron des *Verrines*. C'est ainsi que pendant de longues années, il aida au travail de relèvement moral et intellectuel qui s'accomplissait en Égypte.

Au moment où le cheikh Ali Youssef lui tendit une main confraternelle, Lesieur n'apparaissait plus seul; sa vie entière marchait avec lui : quarante années d'honneur, de fatigues, de triomphes, de revers, de blessures au service de la France et de l'Égypte. Le cheikh Ali Youssef, par son geste généreux, honorait ce que Lesieur fut jusqu'à la fin de sa vie : un écrivain probe et un honnête homme.

Lesieur quitta l'Égypte en 1904; j'eus la bonne fortune de faire en sa compagnie cette traversée qui, pour lui, devait être la dernière. Il se retira sur la côte d'Azur, à Nice, avec une modeste pension, si modeste que, souvent, dans nos conversations à bord, il se laissait aller à d'amères réflexions. Mais il ne tarda pas, dans sa retraite, à collaborer à une revue niçoise. Et c'est ainsi qu'en restant sur la brèche, il acheva lentement de mourir. Toute la presse, niçoise et égyptienne, comme tous ses amis — c'est-à-dire tous ceux qui l'ont connu, — lui ont adressé leur dernier adieu, pleurant sa mort comme on pleure celle d'un frère.

# CHAPITRE IV.

## NOUVELLES CONQUÊTES DU JOURNALISME.

Avec la nouvelle organisation du *Bosphore*, une partie de l'ancien personnel restait sans emploi; il fallait vivre pourtant.

Parmi les collaborateurs de la première heure ainsi sacrifiés, les uns trouvèrent une compensation ailleurs, dans quelque administration; les autres, comme Mokers, par exemple, se confinèrent dans leur spécialité. Mokers, musicien et pianiste distingué, donna des leçons de piano et fit danser dans les salons du *high-life*. Léon Barrière, frère de Barrière bey, — un disparu — avait découvert, pour de Strens, un emploi où il fallait travailler à heure fixe, ce qui ne pouvait convenir à cet esprit indépendant et bohème. De Strens combina la fondation d'un nouveau journal. De ses efforts persévérants et intelligents sortit le *Sphinx* «journal de combat», comme le proclamait fièrement une profession de foi qui fit vibrer plus d'un cœur patriotique.

Cela ne s'était pas fait tout seul; il avait fallu, pour lancer le *Sphinx*, de longs pourparlers et surtout de l'argent. On donnait raison à toutes les raisons qu'invoquait de Strens. Mais quand, après entente, tombait le mot «argent»... Diable!.. On prenait alors des poses méditatives, et en avant les bonnes paroles, les promesses, l'eau bénite de toutes les cours.

Enfin on trouva l'argent, non en abondance, mais suffisamment pour ouvrir le feu. Ce fut M<sup>e</sup> Albert Brouard, avocat, qui, en la circonstance, joua le rôle de providence; M. Gavillot vint ensuite et mit assez d'huile sur le feu pour que l'on crût à un incendie.

Ce fut Laurent, qui remplit les fonctions de rédacteur en chef et qui mena rondement une série de campagnes que l'on peut qualifier de guerrières. Mais Laurent voyait tout en grand et avait un appétit d'ogre; on dut le forcer à mettre de l'eau dans son vin; puis on le remercia et le *Sphinx* prit des allures de millionnaire : il villégiaturait quelque part en été et

ne paraissait que de façon intermittente. M. Gavillot expliqua comment son journal lui coûtait très cher — ce qui était exact — pour n'obtenir que de maigres résultats — opinion trop modeste, car le *Sphinx* avait pris une influence prépondérante parmi ses confrères. La vérité, c'est que, tout en approuvant la ligne de conduite du journal, l'opinion reprochait à M. Gavillot d'écrire non des articles de journal, mais des articles de revue. C'était long, infiniment trop. Les articles, sans doute, étaient fort bien documentés et ils eussent obtenu de francs succès à la *Revue des Deux Mondes*, par exemple. Mais cette *Annexe D!* Il y avait là de quoi remplir plusieurs volumes. Quand on ouvrait le *Sphinx*, on lisait en article de fond : *Annexe D!* Au bout de trois mois, on disait, en faisant la moue : «Ho! encore!» Le sixième mois, on criait : «Grâce»!

Toutefois l'opinion reconnut à M. Gavillot un grand talent d'écrivain; on s'inclinait devant son imposante érudition : c'était un monument, il n'y avait pas à dire; mais c'est comme si l'on eût transporté les Pyramides sur la place de l'Opéra : trop vaste pour le cadre. Et les désabonnements devinrent à ce point significatifs que le *Sphinx* n'y résista point. Il ne tarda pas à opérer sa liquidation définitive.

Le *Journal Égyptien* fit des débuts sensationnels; dans son article — programme, il affirmait qu'il s'était donné la mission de sauver le khédivat!

Le fondateur, M. Guarnieri, italien, alors correspondant au Caire du *Phare d'Alexandrie,* avait créé le *Journal Égyptien* avec Picard, publiciste parisien. Pas beaucoup d'argent en caisse au début; mais il y avait Picard, spirituel et mordant.

Un certain jour — je remplissais alors au journal les fonctions de secrétaire de la rédaction — je vois Picard maussade, nerveux, envoyant tout au diable.

Je rencontre papa Mille qui cumulait les fonctions d'administrateur, d'expéditeur et d'encaisseur; c'était une sorte de *bonne* à tout faire. Il avait entendu la «sortie» du patron; je l'interroge du regard : «Pas le sou, me dit-il, et c'est jour de paye».

Le soir, Picard jouait au poker au Cercle Français, avec des rouleaux de livres sterling en poche. Il y avait eu pluie d'or dans l'intervalle. Picard nous disait : «C'est extraordinaire, il y a autour de nous une fée bienfaisante qui devine nos besoins. Quand je suis occupé à tirer des plans pour assurer les échéances, quelqu'un arrive juste à point pour sauver la situation; c'est tantôt cinquante livres, tantôt cent. Je n'y comprends rien, absolument rien. Le bonhomme qui apporte la *galette* entre discrètement, dépose son fardeau sur mon bureau, devant moi, et disparaît sans laisser de trace. C'est bizarre.»



C'était bizarre, en effet. On interrogea l'intermédiaire, qui à toutes les questions répondait : «Je ne sais pas.» On essaya de dépister le bonhomme; peine perdue, il s'évanouissait comme un mirage.

On fit là-dessus les conjectures les plus extravagantes; personne ne parvenait à deviner le pourquoi et le comment de cette aubaine. Si Picard sut quelque chose, il n'en révéla rien. L'attitude du journal, dès le début, justifiait, il est vrai, tous les encouragements. Rien ne lui manqua pour réussir : le talent, l'à-propos, les incidents d'actualité et le bannissement du fondateur : M. Guarnieri.

Picard, français, défendait les intérêts de la France; ses campagnes contre l'occupation anglaise étaient de bonne guerre; mais M. Guarnieri était italien. En ce temps-là, l'Angleterre et l'Italie en était à la lune de miel de leur entente cordiale. *Le Journal Égyptien* agaçait l'Angleterre; le ministre d'Italie fut invité à sévir, et Guarnieri fut *exilé*... en Italie. Exilé d'Égypte dans son propre pays, Guarnieri, de Rome, où il s'était fixé, envoya deux ou trois télégrammes qui tinrent l'opinion en haleine.

Picard répondait par des télégrammes non moins sensationnels. Puis le calme se fit; tout rentra dans le traintrain ordinaire, et *Le Journal Égyptien* déclina.

Il déclinait doucement quand, une fois encore, la fortune lui apparut sous les traits de M. Percher, administrateur du *Journal des Débats*[1]. *Le Journal Égyptien* devenait en quelque sorte une «filiale» des *Débats* en Égypte. C'était le salut et même la prospérité pour *Le Journal Égyptien.* Prospérité éphémère, hélas! Il y eut bientôt comme une sorte de liquidation, qui permit à Gavillot de reprendre son titre de directeur-propriétaire du journal.

[1] M. Percher mourait peu après des suites d'un duel qui fit beaucoup de bruit à l'époque.

En 1896, Picard partit pour ne plus revenir; il disparut dans le tourbillon parisien. Gavillot prit ou plutôt accepta Barrière bey comme rédacteur en chef, avec la collaboration de Lesieur. Mais Gavillot et Barrière ne pouvaient s'entendre longtemps; leur caractère entier devait se heurter en bataille. En effet Gavillot décida la liquidation du journal; ce fut Lesieur que l'on chargea de cette liquidation; cette fois, ce fut une liquidation définitive, car depuis le départ de Picard, un fait nouveau s'était produit : l'apparition de *L'Écho d'Orient* qui, tout de suite, éclipsa ses confrères. Deux journaux rivaux ne pouvaient vivre en prospérité côte à côte; l'un d'eux devait disparaître : ce fut l'ancien qui disparut.

On crut d'abord que *Le Journal Égyptien* était mort du départ de Picard; on ne tarda guère à mettre toutes choses au point. Ce qui, alors, égara l'opinion ce fut le coup d'éclat que fit Picard en attaquant *Le Progrès* dans la personne de Campana, journaliste parisien. Mais il importe auparavant de raconter l'étonnante histoire de *L'Étoile*, que fonda Campana avec l'aide pécuniaire de Me Pallotti, du Barreau du Caire.

*
* *

Lorsqu'en 1893, on apprit que M. Campana allait publier un journal, le public du Caire dressa l'oreille. Campana n'était pas un inconnu; on se souvenait de ses phrases incisives et moqueuses dont il émaillait, l'année précédente, *Le Monde Élégant*, revue hebdomadaire fondée par G. Bertaut et qui n'eut qu'une brève existence. Campana s'était fait alors quelques amis et beaucoup d'ennemis; mais tous lui reconnaissaient un grand talent d'écrivain et de polémiste. Il excellait à saisir les nuances d'une situation. Tout en paraissant calme et mesuré dans ses jugements, il jetait un mot, une épithète qui cinglaient comme un coup de fouet.

Après une absence d'un an, il revenait au Caire pour fonder un journal sous le patronage de deux grands quotidiens de Paris. Habile metteur en scène, il faisait tout de suite circuler dans le public qu'il allait créer un organe appuyé, tant en Égypte qu'en France, par de hautes personnalités. Comme il ne demandait rien à personne, l'opinion s'accrédita qu'il avait compte en banque.

Peu après son arrivée au Caire, un soir au théâtre du jardin, je l'aperçus dans une loge, le monocle à l'œil, entouré de Le Bocain [1], spirituel caricaturiste, et de l'inénarrable Chotteau, que Santerre bey appelait le roi des gaffeurs. J'allai lui serrer la main; je voulais l'interroger, mais je le vis si absorbé par la représentation que je n'osai le tirer de son recueillement. Pourtant, à certains signes, il était facile de deviner que Campana posait pour la galerie. Il avait des gestes étudiés, un air grave de magistrat d'assises, un monocle attentif, un ensemble enfin qui donnait l'impression que Campana pontifiait. Quand je fus bien sûr qu'il n'y avait rien de sérieux dans cette attitude, je lui glissai à l'oreille : «A quand le premier numéro?».

— Bientôt, mais je vous reverrai, car je compte sur votre collaboration et j'espère que nous nous entendrons.

Quelques jours après, aux environs du 15 septembre, je le rencontrai; il se confondit en politesses. Il m'expliqua que «l'autre soir», il ne pouvait parler à cause de témoins gênants, mais qu'il tenait à ma collaboration. «Vous avez l'habitude du théâtre, ajouta-t-il, vous pourrez me donner d'intéressantes chroniques.» Je le rencontrai encore, je le rencontrai souvent, toujours plus soucieux. Il m'avoua enfin que pour publier son premier numéro tout était prêt; il ne lui manquait que le nerf de la guerre : l'argent.

Il crut enfin avoir trouvé une mine d'or en Le Bocain, alors chargé des illustrations d'une feuille hebdomadaire, *Le Papillon*, appartenant au jeune Minasi.

Le Bocain avait mis Campana en relations avec Me Pallotti, qui avait accepté de jouer les Borelli [2] dans le nouveau journal de Campana et qui mit les premiers fonds dans l'affaire.

On baptisa l'enfant, auquel on donna le nom d'*Étoile*. On arrêta tout de suite la liste des collaborateurs : Le Bocain, secrétaire général; Chotteau, secrétaire de la rédaction; G. Bertaut, rédacteur.

Les débuts, vers la fin décembre, s'annoncèrent brillants. Campana, plus que jamais, fut étincelant; c'est alors qu'il inaugura en Égypte, les titres à grands effets, les réclames retentissantes. Pour le moindre accident, le Caire était inondé d'affiches sur lesquelles on lisait : «Terrible

[1] De son vrai nom *Bianco* dont Bocain était l'anagramme.

[2] Borelli avait pris *Le Bosphore* à son compte et le subventionnait.

accident, vingt morts, cinquante blessés... » « Horrible assassinat en Sicile... » L'année 1894, pour l'Italie, fut fertile en événements douloureux : éruptions volcaniques, désordres en Sicile, famine, etc. Campana appuyait fortement sur la chanterelle; il appuya si fort qu'il finit par exaspérer le patriotisme des Italiens. Les haines fermentaient; elles étaient d'autant plus violentes que l'on savait qu'un avocat italien, Me Pallotti, subventionnait le journal. Un soir, un groupe d'Italiens — à leur tête Santorelli — filèrent Campana, qui s'arrêta au New-Bar. A peine était-il assis qu'il reçut un coup de canne sur la tête, accompagné de coups de poing. On le transporta chez Me Pallotti, qui demeurait non loin de là. Campana avait la tête en un triste état, mais les blessures, quoique sérieuses, ne mettaient pas sa vie en danger.

Ce ne fut pas seulement sur la tête de Campana que marqua le coup de canne; il y eut aussi une autre blessure dont souffrit le journal lui-même et qui lui fut mortelle; au printemps de 1894, *L'Étoile* avait filé et disparu.

Cette disparition fut suivie d'un grand soulagement et d'une détente désirée aussi bien dans la colonie italienne que dans la colonie française. Personne n'approuvait ce journalisme agressif qui importait sur les bords du Nil les aigres polémiques que l'on échangeait alors entre la France et l'Italie.

Campana devint plus humble; il abdiqua ses fonctions de directeur de journal pour solliciter un modeste poste de rédacteur au *Progrès*. Mais bientôt, fidèle à son tempérament combattif, Campana introduisit au *Progrès* l'esprit de *L'Étoile*. Il y déshabilla des hommes politiques français en une suite d'articles qui firent courir un frisson sur nos épidermes. Campana signait ses articles d'un X, tout bonnement; Picard, dans *Le Journal Égyptien,* attaqua le rédacteur du *Progrès;* il lui reprocha violemment et spirituellement « de chercher à s'abriter derrière cet X comme derrière une pudique feuille de vigne. » Un duel s'ensuivit. La colonie française indignée protesta, et l'on expulsa Campana. « Cette mesure, disait M. de Sérionne, dans le discours qu'il prononça le jour de l'an 1895 à l'Agence de France, cette mesure était nécessaire pour maintenir la discipline du patriotisme. »

Campana était expulsé; Picard le suivit de près, non pas victime d'une mesure disciplinaire, mais pour expliquer à Paris certains détails d'ordre administratif. Il ne revint pas.



Tandis que se déroulaient ces événements, de nouveaux journaux arabes et grecs avaient fait leur apparition; l'année 1890 fut particulièrement féconde : ce fut l'âge d'or du journalisme. Dans la presse indigène : *Al Falah, Al Kahira-el-Horra,* dans la presse grecque : *Télégraphos, Elpis, Homonia, Métarythmisis, Hermès, O Chronos, Daphné, Kairon, Phôs, Kosmos, Elevtheria, Anatoli, Byzantion, Syndesmos* (bi-hebd.). Ces journaux fournirent une carrière très honorable.

On ne parlait pas encore de spéculations sur les terrains, mais les grands travaux d'irrigation qui s'achevaient ou qui étaient en cours d'exécution, les événements du Soudan, l'occupation anglaise qui menaçait de s'éterniser, passionnaient les esprits.

Ce fut aussi en cette même année 1890 que l'Angleterre inaugura son nouveau programme de politique extérieure qui devait la rendre maîtresse presque absolue des destinées de la Vallée du Nil, et l'entente cordiale devait aider à cette politique.

Les colonies ne pouvaient se désintéresser des graves événements qui se déroulaient en Europe et dont un des gros enjeux était précisément leurs propres destinées. On sentait fermenter les passions; chacun voulait dire son mot. *Le Bosphore Égyptien* recevait chaque jour des lettres d'encouragement de la part des indigènes, qui ne pouvaient s'adresser aux journaux arabes, dont le moindre écart de langage eût été promptement et sévèrement réprimé. C'est à cette situation particulièrement tendue qu'il faut sans doute attribuer l'extraordinaire floraison d'*organes* nouveaux en toutes langues et de toutes opinions.

*De toutes opinions*? Pas précisément : la presse, à peu près unanimement, combattait pour l'indépendance de l'Égypte. Les divergences d'opinions ne s'appliquaient qu'aux détails de l'administration intérieure du pays. Mais la presse seule frappait d'estoc et de taille; la nation elle-même ne bougeait guère; elle se grisait d'espérance et d'éloquence. Avec cela, on ne va pas loin.

*
* *

Dans le courant de l'année 1891, M. Kyriacopoulo fondait *Le Progrès*, qui prit rapidement une influence très grande parmi les plus zélés défenseurs du régime anglais.

Dès ses premiers articles, M. Kyriacopoulo ne démentit point les espérances des anglophiles, et justifia les craintes de ses adversaires. Les confrères de l'opposition se posèrent alors cette question : «Que faut-il faire ?» Les uns disaient : «Toutes les opinions sont libres.» — «Jusqu'à un certain point», corrigeaient les autres. La majorité opina : «Il faut l'ignorer».

Peu après son apparition, *Le Progrès,* qui avait eu la prudence, au début, de présenter son journal sous un petit format, s'agrandit. Il opérait d'une façon contraire à celle des nombreuses feuilles qui pullulèrent à cette époque et qui, tout de suite, voulurent vaincre les indifférences à force d'audace et d'apparat, puis diminuèrent, diminuèrent jusqu'au néant. En l'espèce, un recul, presque toujours, est mortel.

Lui, comme l'enfant qui vient de naître, avait commencé tout petit, réduisant ses dépenses au minimum : il ne lui fallait qu'une colonne, deux au plus, pour exprimer sa pensée, le reste du journal était alimenté par des coupures, des faits-divers et quelques réclames. Il exprima sa pensée en termes nets; le reste lui vint par surcroît.

Mais qui donc était M. Kyriacopoulo ? Assurément ce n'était pas le premier venu. Il avait affirmé sa puissante personnalité à Athènes d'abord, puis à Constantinople, où il passait déjà pour une forte plume et une forte lame.

Certain jour, il se permit d'égratigner *L'Écho d'Orient,* dont Barrière bey était le rédacteur en chef et où je remplissais les fonctions de secrétaire de la rédaction.

Il prit à Barrière bey des démangeaisons de riposter et de casser les vitres. Pour qui le fougueux tempérament de Barrière était connu, cela parut tout naturel. Je ne fus pas de cet avis : «Pour l'amour du ciel et de *L'Écho,* lui dis-je, ignorez *Le Progrès*». Barrière déposa la plume et après un instant de réflexion, répondit : «Vous avez raison; brûlons du sucre».

Cet état de sourde hostilité dura plusieurs mois. Au cours des tentatives qui furent faites — il y en eut une demi-douzaine — pour constituer un syndicat de la presse, nous apprîmes à connaître M. Kyriacopoulo. C'était un adversaire, certes, et un rude adversaire, ce n'était pas un ennemi. Je m'étais mis en tête, en 1896, de ressusciter cette question de syndicat. M. Philip, directeur de cette *Egyptian Gazette,* sur laquelle Barrière tombait à bras raccourci, avait courtoisement répondu : «Si Barrière en fait



partie, je marche». M. Philip rendait ainsi hommage au caractère loyal de son terrible antagoniste.

On discuta pour savoir si l'on tenterait une démarche auprès du directeur du *Progrès.* Il y eut des *oui,* il y eut des *non,* et de l'un et de l'autre avec restriction. Je me mis du côté de Barrière bey, qui émit cet avis : «Du moment qu'il s'agit d'une question de journalisme, il me semble que tous les journaux, sans distinction d'opinions, doivent prendre part au débat.» Cette observation de Barrière ramena les indécis et *Le Progrès* fut admis. Ce fut la première fois que j'eus l'occasion d'entrer en relations avec M. Kyriacopoulo. On pouvait combattre ses idées, on était forcé d'estimer l'homme.

Je sais bien qu'en exprimant ce jugement, je ferai pousser les hauts cris à quelques braves patriotes dont le fanatisme, à l'envers du mien, a survécu aux apaisements.

Quoi qu'il en soit, *Le Progrès* naissait juste à point, à l'heure grave où l'occupation avait à faire face à une menaçante levée de boucliers, et où il lui fallait une arme solide; elle l'eut dans ce journal qui, à lui seul, soutint une lutte remarquable contre ses adversaires.

Mais l'effort quotidien auquel se livra M. Kyriacopoulo, devait promptement user son énergie. Il se vit bientôt obligé de résigner ses fonctions de directeur et d'abandonner ce journal dont il était le propriétaire et l'animateur.

M. Kyriacopoulo vint me trouver et après un exorde très insinuant, me proposa de me céder le journal en toute propriété. — «J'aime ce journal auquel j'ai donné la vie, me dit-il; ce me serait un grand chagrin de le voir disparaître. J'ai pensé à vous; je sais bien qui vous êtes; je me fie à votre loyauté et à votre tact pour ménager la transition. Depuis les accords qui sont intervenus entre la France et l'Angleterre, vous pouvez très bien conduire l'évolution du journal sans casser les vitres et lui conserver sa vieille réputation tout en restant fidèle à votre programme.»

Je demandai quarante-huit heures de réflexion avant de prendre une décision.

J'allais sans retard prendre langue à l'Agence de France. Mais le seul nom de *Progrès* avait le don d'agacer les nerfs de la colonie française et d'apparaître comme une sorte de spectre de Banco. Il n'y avait rien à faire.

Je transmis fidèlement à M. Kyriacopoulo le résultat de mes démarches et tous mes regrets de ne pouvoir accepter cette lourde succession. Ce fut M. di Colalto, publiciste italien, qui fut l'héritier du fondateur du *Progrès* et qui donna à ce journal une allure franchement anglo-allemande, et agressivement anti-française. *Le Progrès* ne résista pas longtemps au nouveau régime qu'on lui avait imposé; il mourut tristement, abandonné de tous ses anciens lecteurs. Cette disparition fut accueillie avec un vif soulagement dans toutes les colonies. M. di Colalto fut invité à quitter l'Égypte. Il disparut sans laisser de regrets.

*
* *

En cette même année 1891, ce n'était pas seulement la presse qui était en progrès; mais encore les industries, le commerce et l'agriculture. La joie, inséparable de tout progrès et de toute prospérité, se mit de la partie; on voulait s'amuser. Les jours sombres avaient duré si longtemps qu'à la moindre éclaircie le sourire reparut sur toutes les lèvres. On rêva de folies antiques : on interrogea Nice, on compulsa le dossier des carnavals de Venise, on chercha dans les vieux auteurs latins les descriptions classiques des saturnales romaines. «Amusons-nous», tel était le mot d'ordre qui circulait du haut en bas de l'échelle sociale. Mais pas de fêtes sans comité; on s'occupa donc tout d'abord de former un comité, sous le patronage de sir Evelyn Baring — depuis lord Cromer, — du comte d'Aubigny et du Commandeur Maccio, c'est-à-dire des représentants de l'Angleterre, de la France et de l'Italie. On était alors au mois de janvier. Le comité arrêta un programme grandiose de Corso, comme on n'en avait pas encore vu au Caire. Pour la circonstance, les artistes de l'Opéra Khédivial et les journalistes de la capitale concoururent allègrement à la publication d'une revue illustrée — numéro unique — où l'on fixa tous les détails de la fête. Ce fut Dalmet, le distingué lithographe français, qui fut chargé de l'édition du *Carnaval au Caire en 1891*.

Signalons entre autres : «Le Char de Cléopatre», précédé de bédouins armés de lances, d'aiguilles et de flabellums. Puis : «Le comble pour un meunier : *moudre des grains de charité;*» critique peu charitable contre l'œuvre du grain de blé, destinée à venir en aide aux œuvres de bienfaisance;



«Le Char du Risotto», où figuraient les emblèmes des grandes villes d'Italie; «La ligne de Kéneh-Kosseir» un char pittoresque précédé d'un vaste placard, avec ces mots :

*Halt on*
*N'y court* aucun danger
Si l'on est *Prompt*
A se garer.

Les études du projet de cette ligne avaient été effectuées sous la direction de Halton pacha, de Prompt et Nicour. «Le Char d'Aïda», d'un effet superbe : les artistes de l'Opéra accompagnaient un palanquin très élégant, précédé de la barque sacrée, où trônait M. Rostowitz bey, devant laquelle des bédouins se livraient à de fougueuses *fantasias*.

A relever encore dans le cortège un landau enveloppé d'un fin grillage qui protégeait M. A. Sinadino contre l'avalanche des confetti. Une pancarte, fixée sur la voiture, portait ces mots : «Laissez-nous tranquilles.»

Ce Corso eut un très grand succès; la publication illustrée, destinée à perpétuer le souvenir de cette mascarade, eut un succès égal.

Et l'on évoquait le souvenir d'un précédent Corso — l'unique — qui se déroula dans la ville d'Alexandrie une vingtaine d'années auparavant, sous le règne du Khédive Ismaïl et auquel avait pris part toute l'aristocratie des deux capitales.

A cette époque les journaux étaient rares, et l'on n'était pas encore outillé pour faire sortir des presses d'artistiques illustrations. Cependant, pour la circonstance, le Corso de 1891 marqua un progrès : on édita une revue illustrée : *Le Carnaval au Caire* (numéro unique), qui produisit de fructueuses recettes. Il produisit mieux encore; l'émulation parmi les ouvriers typographes, émulation qui se traduisit, trois ans plus tard, en l'honneur du Corso de 1894, par la publication à l'Imprimerie Nationale d'une feuille-miniature : *Le Corso,* remarquable au point de vue typographique, d'ailleurs pleine de verve et d'esprit.

Cette date, 1891, marque le début d'une ère nouvelle et l'âge d'or de la presse. Pour un oui ou un non, on lançait dans la circulation tout un essaim de journaux, grands et petits, sérieux ou comiques, des publications de grande allure et des miniatures.

L'essor extraordinaire de la presse à partir de 1890 fit naître quelques craintes. Devant cette floraison touffue de journaux, les esprits se montraient aussi perplexes qu'ils le sont aujourd'hui devant les spéculations effrénées dont les terrains sont l'objet. Où allons-nous? Comment tant de «feuilles», quotidiennes ou hebdomadaires, peuvent-elles vivre alors qu'il y a cinq ans à peine, un seul journal avait de la difficulté à se tenir debout? A quel Pactole puise la presse?.. Relevons en passant avec quelle facilité on use d'explications malveillantes quand on se trouve en face de quelque mystère. « *Un tel* a fait une fortune rapide on ne sait comment; donc c'est un filou. » La pensée ne vient jamais tout de suite que l'on peut réussir dans quelque entreprise sans avoir *nécessairement* besoin de recourir à de coupables combinaisons. Tous les journaux prospéraient, c'était donc qu'une manne miraculeuse leur tombait de quelque ciel. Pas du tout; ils vivaient et prospéraient parce que de nouveaux facteurs de prospérité étaient intervenus : l'instruction avait déjà pénétré dans beaucoup de milieux demeurés ignorants jusqu'alors; la confiance en l'avenir était plus grande; la spéculation commençait à triompher de l'indifférence générale et l'argent sortait des bas de laine en abondance; les réclames affluaient dans les colonnes des journaux, et l'on sait que la publicité est la source de bénéfices la plus importante pour un journal, car la rédaction proprement dite *dépense*, la publicité *rapporte*, infiniment plus que les abonnements et la vente au numéro. Les étrangers affluaient et le tourisme venait de découvrir l'Égypte; d'ailleurs les conditions politiques et sociales de la vallée du Nil avaient évolué : à la période de défiance et d'expectative avait succédé un mouvement de détente générale. On s'occupait toujours, il est vrai, de ce que l'on appelle encore la «question d'Égypte»; mais cette «question d'Égypte» entrait dans une nouvelle phase. Les capitalistes avaient confiance, et les fonctionnaires anglais avaient pris contact avec la population des provinces. Tandis que nous braquions nos lorgnettes sur le travail d'absorption qui s'accomplissait dans les seules villes du Caire et d'Alexandrie, une évolution considérable autant qu'impressionnante s'accomplissait en province, dans toutes les villes et dans tous les villages. Les excursions que j'avais dû entreprendre à cette époque, m'avaient permis de faire d'intéressantes découvertes.

Il était dur de se résigner; la presse essaya encore de lutter, mais sans



conviction. Les polémiques s'évadaient peu à peu du domaine politique; leur objectif déviait et se portait ailleurs; l'ardeur d'autrefois se calmait sensiblement; on s'occupait plus volontiers de finances, d'intérêts particuliers, d'économie sociale et même de beaux-arts, comme en témoignaient les spirituelles et savantes études du *Papillon* (tri-hebd.) et de *L'Arte* (hebd.) (1893). Santorelli essaya de remonter le courant dans son journal *Il Risorgimento* sans pouvoir y réussir.

En 1894, deux journaux sont fondés à Port-Saïd : *La Vérité* et *Le Phare de Port-Saïd*, le premier, par Horn, libraire; le second par Marius Jauffret, imprimeur. Ces deux journaux défendaient les intérêts du Canal Maritime.

La même année, à Alexandrie, R. Canivet acquérait la propriété d'une revue hebdomadaire, *La Réforme*, revue incolore qui, entre les mains de son nouveau propriétaire, devint journal quotidien et se plaça bientôt au premier rang.

Je n'apprendrais rien à personne si j'entreprenais de raconter ici les débuts remarquables et remarqués de M. Canivet dans le journalisme égyptien.

Avant d'être des nôtres, nous le connaissions déjà comme publiciste parisien des plus distingués. Nous n'avions pas oublié que lors de la visite de l'amiral Avellane à Paris, ce fut lui qui présida le banquet offert à l'amiral par la presse parisienne.

A peine avait-il mis le pied sur le pavé alexandrin — un pavé qui ne devait guère lui rappeler l'asphalte des grands boulevards de Paris — que tout de suite l'occasion lui était donnée de se mettre en vedette. On discutait alors passionnément la question de l'eau d'alimentation, question qui durait et devait durer si longtemps encore. Les Alexandrins étaient condamnés à mourir de soif ou de fièvre typhoïde. Ou bien s'abstenir d'eau complètement et se vouer aux eaux minérales, ou bien s'exposer aux attaques des microbes qui pullulaient dans le canal Mahmoudieh comme dans le meilleur des bouillons de culture. La municipalité délibérait, discutait et n'aboutissait pas; elle délibérait dans le vide faute d'autorité, le directeur général ayant dominé toutes les énergies, toutes les volontés. Le public protestait, il payait pour avoir de l'eau, il entendait qu'on lui obéît et que l'on aboutît au plus vite.

Mais le moyen de se faire obéir? Il n'y en avait qu'un : provoquer un

débat public; peut-être se rencontrerait-il au moins une forte tête qui réussît à éclairer les esprits.

La forte tête se révéla dans la personne de Canivet. Les discussions se poursuivaient véhémentes, tumultueuses et confuses; on parlait très fort sans que l'on pût s'entendre. On jetait dans la bataille les idées les plus extravagantes; on parlait de tout et de tous, rarement de l'eau qui, pourtant, était au programme le personnage principal. On se serait cru aux alentours de Babel; toutes les confusions s'étaient donné rendez-vous au meeting : confusion des idées et confusion des langues. Tout à coup on voit un inconnu sauter hardiment sur l'estrade et prendre place devant la table des orateurs. Cet inconnu avait une belle prestance; on chuchotte : «Qui est-ce?» L'avocat Me Fréd. Simond renseigne ses voisins : «C'est Canivet, qui vient de débarquer.»

Le nom circule, on s'étonne, on écoute, on est subjugué, on acclame. Me Fréd. Simond, qui me racontait les incidents de la séance, relevait avec ironie qu'on s'étonnât surtout de recevoir la lumière d'un étranger pour qui la question, surtout après les débats, aurait dû apparaître comme la bouteille à l'encre. Quand Canivet eut parlé, tout le monde avait compris; c'était très simple, quelque chose comme l'œuf de Christophe Colomb.

On nomma une commission, dont Canivet fit naturellement partie. Depuis ce jour, Canivet était coté parmi les personnalités marquantes de la seconde capitale de l'Égypte. Il pouvait lancer sa *Réforme* sans crainte. Ce qu'il fit, en fournissant une somme de travail à faire reculer Sisyphe lui-même.

*
* *

C'est dans *La Réforme* que notre confrère et ami très regretté : de Lagarenne, dont la mort prématurée fut une perte irréparable pour la presse égyptienne, écrivit ses étincelantes chroniques, qui achevèrent de donner au journal une allure très parisienne.

De Lagarenne fut un forçat du travail. Dès les sept heures du matin, il était sur la brèche : d'abord à son imprimerie, où il réglait le travail de la journée; puis à l'École copte, où il donnait des leçons de français; enfin au secrétariat du consulat du Brésil. Voilà pour la matinée. Aussitôt après déjeuner, de nouveau, il lui fallait courir le cachet, surveiller son imprimerie, écrire des articles, rédiger sa *Correspondance égyptienne* (revue hebdomadaire), aller au théâtre... Est-il étonnant qu'il ait succombé en pleine maturité!



Travailleur, certes. Tous ceux qui l'ont connu étaient effrayés de la tâche à laquelle il s'était résolument attelé. Avec cela bon camarade, ne sachant refuser un service. Les confrères du Caire lui demandaient souvent quelques chroniques; il devait prendre sur ses nuits pour leur être agréable. Il ne s'est jamais plaint; jamais non plus il ne reçut de distinctions honorifiques; mais d'autres en ont reçu par lui. Travail, talent, modestie, cela, sans doute, suffit à sa mémoire.

*
* *

Les questions d'art intéressaient fort le public et la presse aux environs de 1890. *Le Bosphore* avait inauguré la critique théâtrale grand style. Mokers, qui avait fait au *Darabouk* ses premières armes, écrivait au *Bosphore* de brillants articles critiques.

A Mokers succéda *La Dame voilée*, qui fit tourner nombre de têtes. Malgré tout leur talent, ni Mokers ni la Dame voilée ne réussirent à influencer l'opinion.

Ce fut en 1892 que *L'Arte*, avec Cenci, *Le Bosphore*, avec Ré-Bémol réveillèrent le goût artistique de la population européenne. Ré-Bémol [1] n'était pas *un*, ils étaient deux : deux employés d'une administration de l'État. Ils eurent la bonne fortune de soulever d'intéressantes polémiques auxquelles prit part *L'Arte*, qui paraissait chaque semaine en élégant format, rédigé en italien et en français. J'eus l'honneur d'en être un des collaborateurs de la première heure; nous devînmes promptement, Cenci et moi, d'excellents amis. Lui travaillait à son journal avec la passion, la foi et le désintéressement d'un apôtre et d'un artiste. Pendant plus de dix ans, il fut l'arbitre des succès au Khédivial. Les médiocres craignaient cette plume distinguée, très sûre d'elle-même, toujours courtoise. Les bons artistes, quelles que fussent leurs nationalités, trouvaient en Cenci un appui solide, et au besoin un avocat d'une éloquence persuasive.

---

[1] Limongelli et l'auteur de cette étude.

Tandis que j'écrivais au *Bosphore,* M. Bertrand, fonctionnaire aux Chemins de fer, chroniquait à *L'Arte.* Nous eûmes un jour une polémique qu'on peut qualifier de guerrière à propos d'une artiste, M[lle] Argentine, qui s'était distinguée un soir, entre autres, en interprétant *La Norma,* au théâtre du Jardin. J'avais arboré les couleurs de l'artiste sur la recommandation de Barrière bey. Bertrand m'égratignait, je pris le mors aux dents. Que croyez-vous qu'il arriva ?

Bertrand me fit l'honneur d'admirer mon article et dit au directeur de *L'Arte :* « Je voudrais bien connaître mon adversaire. »

— C'est facile, répondit Cenci, c'est mon meilleur collaborateur et ami, je vous le présenterai. » Au moment même où il achevait ces mots, j'entrais au foyer du Khédivial et j'allai tout de suite saluer Cenci.

— Vous arrivez bien, s'écria-t-il; permettez que je vous présente mon ami M. Bertrand. Je saluai, Bertrand salua et je lui dis en riant : « Ha! c'est vous qui. . . »

— « Oui, oui; c'est moi qui. . . »

C'est ainsi que les deux adversaires devinrent de bons camarades. On attendait un duel; ce fut, en effet, un duel, mais où nous n'échangeâmes que des poignées de mains.

Cenci, qui tout en s'occupant de *L'Arte,* donnait des leçons de musique et de chant, avait fondé un « Institut international de musique ». Son incontestable autorité en matière musicale et sa virtuosité comme violoniste l'avaient promptement mis en vedette.

Les élèves affluèrent nombreux à son Institut, et bientôt Cenci fut en mesure de présenter à l'impresario du Khédivial, M. Morvan, des choristes qui n'avaient rien à envier aux vétérans des chœurs officiels. Les plus hauts personnages s'intéressèrent à cette œuvre qui promettait de brillants résultats. Le ministre d'Italie, le ministre de France, le marquis de Reverseaux prodiguaient au fondateur de l'Institut les encouragements les plus flatteurs.

Abbate pacha, qui ne refusait jamais son concours aux généreuses initiatives, se dévoua corps et âme à cette grande œuvre artistique. On fonda un comité sous la présidence de Abbate pacha, avec Casulli comme secrétaire. Je comptais, avec Barrière bey et Arus, fondateur de *L'Imparziale,* etc. parmi les membres du comité.

Malgré toutes les sympathies dont l'œuvre était entourée, malgré les



succès remportés au Khédivial par les élèves de Cenci, l'Institut international de musique se heurta à de mesquines jalousies; nous n'étions pas les plus forts; il fallut se résoudre au suicide en pleine santé, malgré tant de mains qui se tendaient et de sourires d'amis.

Cenci, découragé, quitta l'Égypte et se rendit dans l'Amérique du Sud, où il mourait peu de temps après.

# CHAPITRE V.

## L'ÉCHO D'ORIENT 1896.

Malgré le succès de *La Réforme,* malgré l'importance toujours plus grande que prenait dans la presse le journal *L'Imparziale,* malgré la vitalité vigoureuse du *Phare d'Alexandrie,* malgré le grand nombre de journaux indigènes à fort tirage, la disparition du *Bosphore* laissait toujours un vide qu'aucun autre journal n'avait réussi à combler. Il y avait peut-être mieux que *Le Bosphore,* mais ce n'était plus la même chose. C'est ainsi qu'au milieu de paysages enchanteurs, on surprenait Mignon regrettant sa patrie.

Aussi, en 1896, y eut-il comme un frémissement de joie et de curiosité dans le public quand se propagea la nouvelle que Barrière bey allait reparaître sur la brèche, armé d'un autre *Bosphore,* Barrière avait été mis en relation avec M. Lampre, ancien secrétaire de la rédaction du *Triboulet* (qui paraissait à Paris aux environs de 1880). Lampre était venu en touriste sur les bords du Nil; Barrière, journaliste impénitent, n'eut pas de peine à le convaincre de créer au Caire un journal quotidien qui serait le successeur du *Bosphore.* Barrière bey se chargea d'ailleurs de renseigner Lampre sur l'odyssée de ce dernier, dont on parlait encore au Caire comme d'un personnage d'héroïque légende.

L'accord fut vite conclu; ce fut Ét. Gautier, archéologue distingué et millionnaire, qui se chargea de remplir, très généreusement, le programme financier.

On baptisa l'enfant sous le nom d'*Écho d'Orient.* Quand la publication du premier numéro ne fut plus qu'une question de jours et qu'on eut connaissance des personnalités qui devaient collaborer au journal, les témoignages de sympathie vinrent tout de suite, spontanément. Ce fut un succès avant la lettre. L'avocat M^e^ Carton de Wiart s'écria avec un geste de joie : «Enfin nous allons avoir un journal !». Les fidèles de Giraud et de Barrière pouvaient entrer dans les bureaux et à l'imprimerie; il n'y avait que des

figures connues : tout le personnel du *Bosphore* se retrouvait à *L'Écho d'Orient*; un seul nom nouveau, celui de Lampre. Je faisais naturellement partie du journal, puisque je figurais dans le personnel de l'autre; mais j'étais monté en grade : j'y remplissais non plus les simples fonctions de chroniqueur; j'étais promu secrétaire de la rédaction.

Au moment où le premier numéro sortait des presses, Barrière s'efforça de mettre dans l'oreille des vendeurs arabes ce nom nouveau : *Écho d'O-rient*. De toutes les bouches sortirent des sons qui n'avaient rien de commun avec ceux qui formaient le nom du journal. Le chef des vendeurs, bravement, interrompit les efforts de Barrière et lui dit d'une voix où l'on sentait le reproche : «Pourquoi ne pas l'appeler *Bosphore*, comme l'autre.» Barrière pour cacher son émotion s'emporta; les vendeurs redoublèrent de bonne volonté et finirent par crier assez correctement *Écho d'Orient*. Dans les rues on entendait ce nom, très déformé d'ailleurs, se mêler au nom de Barrière bey. Les vendeurs croyaient très sincèrement que ce nom seul suffirait à enlever le succès.

Le succès ? Parbleu ! tout le monde en était sûr; il s'était dessiné avant, il ne pouvait que s'affirmer après. Aux premières constatations, il fallut déchanter. Les abonnements, au bout de trois mois, ne dépassaient guère deux cents; la vente au numéro se maintenait à cent, parfois elle atteignait cent cinquante. Le succès se dérobait et nous demeurions perplexes.

Entre temps Barrière bey, qui n'était pas tout à fait son maître à *L'Écho d'Orient*, se découragea et me fit part de sa détermination de quitter le journal. J'essayai de le faire revenir sur sa détermination; il me laissa parler et en guise de réponse me montra la copie de la lettre qu'il venait de recevoir de Gavillot, qui acceptait sa collaboration au *Journal Égyptien*. Je me heurtais à un fait accompli; je lui reprochai assez durement de nous abandonner, alors que nous n'étions tous entrés au journal que pour le suivre. M. Lampre était alors à Paris. Qu'allait devenir le journal, privé subitement de ses deux têtes ? Ce fut Lesieur qui sauva la situation. Nous avions de nouveau un excellent rédacteur en chef, mais le succès se faisait toujours tirer l'oreille. C'est alors que pour lui forcer la main, j'entrepris d'inaugurer au Caire la presse à cinq millièmes. Il fallut batailler; on résistait, j'eus tout le monde contre moi. Je tins bon et fis si bien qu'on m'accorda de tenter l'aventure. Ce fut une révolution dans le journalisme;



certains confrères ne m'ont pas encore pardonné mon innovation; mais depuis ce jour, la vente et les abonnements prirent un mouvement ascendant qui nous fit atteindre des chiffres inconnus jusque-là. Cette fois le succès était des nôtres et nous resta fidèle.

*
* *

L'inauguration de la presse à cinq millièmes avait ouvert à *L'Écho d'O-rient* les longs espoirs. Un événement imprévu lui donna sur l'opinion une influence prépondérante.

Les massacres de Sassoun, qui eurent leur répercussion à Constantinople et dans lesquels les Arméniens étaient tombés par milliers, avaient soulevé l'indignation de tous les peuples civilisés. Un exode formidable avait jeté en Égypte un grand nombre de ces malheureux échappés aux sanglantes hécatombes. L'un d'eux, Moucheg Gabriélian, s'était réfugié au Caire, au fond du Mousky, à l'abri des représailles. Gabriélian exerçait à Constantinople l'humble métier de rouleur de cigarettes. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, de mœurs paisibles. Avant de fuir la tourmente, il avait appris que sa mère et sa sœur avaient, au loin, souffert le martyre. Il restait seul au monde, ayant conservé dans le regard la vision des terribles agonies dont il avait été le témoin impuissant.

Un soir, dans un café situé à l'entrée du Mousky, un Turc faisait le récit des scènes de carnage auxquelles il avait pris lui-même une large part. Il raconta que là-bas, en Anatolie, il avait de sa propre main, tué une vieille femme et sa fille, «une jolie fille», ajouta-t-il, sur laquelle il s'était livré à d'odieuses violences avant de la décapiter. Gabriélian lui posa quelques questions, se renseigna sur le village où ce Turc avait accompli son forfait et sur la situation de la maison où habitaient les deux victimes. Il acquit ainsi la certitude que la vieille femme était sa mère, et que la jeune fille était sa sœur. Il dissimula sa colère pour être plus sûr de la vengeance; il eut même le courage de louer la brutalité de l'assassin, alors que tout son être frémissait, et l'invita à passer la soirée chez lui. Le Turc, sans défiance, accepta. Quand ils furent seul à seul, Gabriélian tua le Turc.

On découvrit le crime; on arrêta Gabriélian et on le jugea.... Ni ses

explications, ni le récit émouvant de la mort de sa mère et de sa sœur, ni sa jeunesse n'attendrirent les juges. Il fut condamné à la potence.

Tandis que ce douloureux épilogue des massacres d'Arménie se déroulait au tribunal indigène du Caire, l'opinion suivait, anxieuse, les diverses péripéties de ce drame. Toutes les sympathies allaient à ce jeune homme dont le geste apparaissait, somme toute, naturel et même légitime. J'avais écrit à la grande Séverine pour qu'elle jetât dans la mêlée le poids de son généreux talent. Séverine écrivit dans l'*Écho de Paris* un vibrant appel à la clémence, un de ses plaidoyers les plus éloquents. Hélas! rien ne put sauver le malheureux Gabriélian. On accueillit le verdict les larmes aux yeux.

Lesieur me dit : «Il est peu probable qu'on exécute la sentence, car toutes les fois qu'un chrétien a été condamné à mort, les khédives, par déférence envers l'Europe, ont toujours usé de leur droit de grâce. C'est une attitude courtoise et chevaleresque qui, jusqu'ici, n'a souffert aucune exception.» Je me renseigne, j'interroge et j'acquiers vite la conviction que, cette fois, il y aura «exception». L'ordre était venu de Constantinople de ne faire aucune grâce aux Arméniens. Je fis part à M. Lampre de tous ces détails et je lui demandai de faire lui-même, au nom du journal, les démarches nécessaires, pour sauver Gabriélian.

— Et si j'échoue, me dit-il, je porterai un grave préjudice au journal.

— Qu'à cela ne tienne, répondis-je, restez en dehors, j'agirai seul. Si je subis un échec, il n'y aura que ma personne en jeu; si j'entrevois le succès, je vous passerai aussitôt la main.

M. Lampre accepte cet arrangement et tout de suite je me mets en mouvement. Le lendemain, un dimanche, je me rends dès le matin chez un notable arménien, M. Garabédian, avec lequel j'étais en excellents termes. On me dit qu'il était à l'église arménienne, où je me rendis promptement. Je fais sortir M. Garabédian et je lui explique le sens de ma démarche. Nous parlons haut, nous discutons; les éclats de nos voix troublent quelque peu la cérémonie religieuse. Mais à l'église on entend le nom de Moucheg Gabriélian; on sort en foule, j'expose les faits; j'indique ce qu'il faut faire; tout le monde se déclare prêt à marcher.

On décide qu'une délégation se rendrait le jour même à Alexandrie pour recueillir des signatures: une seconde délégation devait se charger du Caire, et l'on prend rendez-vous pour le lendemain aux bureaux de l'*Écho d'Orient*,



où chacun rendrait compte des résultats acquis. Nous n'avions que quarante-huit heures pour révolutionner l'opinion. De mon côté, je m'étais rendu dans tous les établissements religieux, où j'avais recueilli près de mille signatures. J'avais fait une visite à l'Agence de France et M. Cogordan, notre agent diplomatique, avait bien voulu me promettre son appui et un concours actif. J'avais aussi réussi à faire vibrer l'honorable cheikh Ali Youssef, directeur-propriétaire du journal *Al Moayad,* qui, après mûres réflexions, était allé à l'Agence de France et avait expliqué à M. Cogordan que, par humanité, il s'associait volontiers au mouvement de l'opinion, mais que la ligne de conduite de son journal lui interdisait de faire publiquement campagne en faveur d'un chrétien. Nous ne pouvions que nous incliner devant les raisons qu'invoquait notre confrère, qui, en cette tragique circonstance, acquit les sympathies de tous en se montrant tout le contraire d'un fanatique. Il fut d'une impeccable correction et entreprit de discrètes et pressantes démarches en faveur du condamné. Comme journaliste, il ne put que nous promettre de rester neutre, sans prendre parti pour ou contre; c'était déjà beaucoup.

Tout semblait marcher à souhait. J'offris alors à Lampre de se mettre désormais en avant; mais Lampre, par délicatesse, voulut me laisser tout l'honneur du succès. Car on croyait fermement au succès. Les listes de protestations se couvraient de signatures représentant des noms illustres. Des princes et des princesses de la famille khédiviale demandaient grâce au souverain. Malheureusement Son Altesse était prise entre l'enclume et le marteau; elle ne pouvait intervenir sans blesser l'autorité suzeraine. Certainement son cœur l'inclinait à la clémence; on vit le souverain en proie à une vive agitation, promenant sa fièvre pendant toute une nuit dans les salons de son palais, faisant télégraphier à Yildiz Kiosk, d'où venaient d'implacables réponses. Pendant toute cette affreuse nuit du dimanche au lundi, personne ne dormit; mais tout fut inutile.

A l'aube du jour fatal, on signale un déploiement de force inaccoutumé sur la place Mohammed Ali, où nous nous rendons comme à un douloureux calvaire. On craignait une manifestation hostile, un complot, un enlèvement! La place, en effet, était envahie par une foule énorme, retenue avec peine par un puissant cordon de troupes à pied et à cheval, carabine en main, sabre au clair.

La voiture cellulaire qui amène le condamné apparaît bientôt. Un prêtre arménien s'approche et bénit Moucheg Gabriélian, qui aussitôt descend. Il écoute la lecture de sa condamnation sans que son visage révèle la moindre émotion. La lecture terminée, il s'écrie d'une voie claire : «Qu'importe que je meure pourvu que ma patrie soit sauvée. Vive l'Arménie!» Quelques instants après, la vindicte publique était satisfaite.

Un an après, j'accompagnais au cimetière le convoi de M^me^ Garabédian mère. Après la cérémonie religieuse, deux notables arméniens me prirent la main et, en silence, me conduisirent devant une tombe pieusement entretenue. L'un d'eux me dit ces simples mots : «Votre protégé, Moucheg Gabriélian!»

# CHAPITRE VI.

## DERNIERS COMBATS

### (1898-1900).

Lorsque, dans le public, on apprit la disparition de l'*Écho d'Orient,* on en chercha naturellement à en connaître le pourquoi. Comment pouvait-on songer à *suicider* un journal que le talent de son directeur avait placé si haut dans l'opinion et rendu si fort? Il y avait, hélas! parmi les reporters un *microbe* qui, sous des allures agréables et bon enfant, avait la maladie de l'intrigue. Il n'en était pas d'ailleurs à son coup d'essai; nous ne le sûmes que dans la suite. Il avait le talent — le seul qui lui appartînt en «propre», si l'on peut dire — de faire battre des montagnes, selon la forte expression populaire. Directeur et bailleur de fonds, découragés, jetèrent le manche après la cognée. Ainsi mourut subitement ce journal, en pleine santé, fin décembre.

M^e^ Clavel collaborait au journal, et ce lui fut une peine douloureuse de voir supprimer cette tribune où il parlait avec tant d'éloquence.

M^e^ Clavel était un avocat et un jurisconsulte d'un talent incontestable et incontesté. Avant de se fixer en Égypte, il avait occupé avec succès diverses chaires de faculté de droit en France et en Algérie. Tout de suite au Caire, son talent d'avocat, sa vaste érudition en matière de wakf, lui avaient valu la considération la plus distinguée et l'estime de tous ses confrères du Barreau du Caire. D'un tempérament combattif et fougueux, M^e^ Clavel aimait à lutter contre l'obstacle; c'était un torrent impétueux contre lequel rien ne résistait. Or la tribune ouverte à son vigoureux talent lui résistait, il trouverait une autre tribune : la presse.

Comment s'y prit-il! Les événements qui suivirent méritent de retenir l'attention. On y verra comment certaines personnalités de l'entourage d'un souverain peuvent compromettre leur maître alors que ce maître ignore tout d'agitations trop zélées.

Peu de temps après la disparition de l'*Écho d'Orient,* le bruit courait au

Caire que l'on allait créer un journal dont le programme serait de défendre le khédivat. Les principaux rédacteurs étaient même désignés : Touchard, Clavel et moi. Touchard était bien en cour; il était tout naturel que le souverain, que Touchard avait servi avec tant de dévouement et de fidélité, lui remît le pied à l'étrier. On comprenait moins le choix des deux autres. Mais j'appris ensuite qu'il y avait eu d'intimes conversations. Il y eut non seulement conversations parlées, mais conversations écrites. Et *scripta manent.* M[e] Clavel, aux premières ouvertures, avait tout de suite, en bon camarade, stipulé que je ferais partie de la rédaction, mais qu'à aucun prix et sous aucun prétexte il n'accepterait la collaboration de Touchard. Le personnage qui avait engagé les pourparlers, plaida la cause de Touchard, mais en vain.

Je rencontrais souvent Touchard, qui me parlait du futur journal comme d'un fait accompli. Par délicatesse, on lui laissa jusqu'au bout l'illusion d'une collaboration certaine : «Nous serons trois bons camarades, me disait-il; nous nous accorderons parfaitement».

L'affaire en était là quand la Cour partit en Europe. Ce devait être à son retour que l'on commencerait les opérations. Touchard, tranquille sur l'avenir, se rendit en France pour se reposer. On sait comment il mourut subitement.

Dans le public, on savait qu'un journal allait bientôt paraître; les bavardages devinrent si compromettants que j'insistai pour une mise en train immédiate. M[e] Clavel objectait, avec juste raison, que dans toutes les lettres échangées, il n'y avait d'engagé que l'intermédiaire. M[e] Clavel se décida. Il trouva les premiers fonds chez ses confrères du Barreau, et bientôt parut le *Courrier d'Orient,* un titre qui rappelait l'*Écho d'Orient,* dont le souvenir hantait toujours nos esprits.

Le *Courrier d'Orient* fit son entrée dans le monde de la presse vers la fin de septembre 1898. Il n'eut qu'une durée très éphémère : trois mois tout au plus. Mais pendant cette courte période, il avait pris l'ampleur d'un drapeau.

A la fin d'octobre, tout le monde était rentré d'Europe et personne ne donnait signe de vie, malgré les appels pressants de Clavel. Si bien qu'au commencement de décembre la situation était intenable; le dénouement qui aurait pu prendre une vilaine tournure si notre Agent diplomatique,



M. Cogordan, mis au courant des événements, n'était intervenu et n'avait démontré, preuves écrites en main, le bien-fondé des réclamations de Clavel. Coron bey, alors directeur du Crédit Foncier, aida discrètement M. Cogordan dans ses démarches réparatrices. M[e] Clavel mourait peu après, à Paris. Je considérai dès lors l'affaire comme très compromise, quand un certain soir; je fus appelé par le personnage dont Clavel avait été jusqu'alors le seul confident. Des conversations qui suivirent naquit le *Courrier du Nil,* dont le premier numéro sortit des presses vers la mi-juin. Une des premières affaires qui le mit en vedette fut celle de l'*Industrielle* d'Alexandrie, par laquelle Philippart devint populaire. Au moment où cette triste affaire affolait toutes les têtes et les capitalistes, il y eut scission dans l'opinion publique; on prit parti pour ou contre. Presque en même temps que notre confrère *Les Pyramides,* je frappai, comme lui, sur le colosse aux pieds d'argile. C'est ainsi que nous entrâmes en relation, l'ami Manse et moi.

M. Manse fut un des ouvriers appelés dès la première heure à lancer *Les Pyramides,* édition française d'*Al Ahram,* que son propriétaire, Takla pacha, avait transporté d'Alexandrie au Caire; car cette dernière ville était devenue la seule capitale officielle de l'Égypte. Quand *Les Pyramides* prirent leur essor, ce fut le succès immédiat. Le journal démêla tout de suite les dessous de l'affaire Philippart, et dans une série d'articles fort remarqués, éclaira l'opinion publique. Dans la presse indigène, comme dans la presse européenne, il y eut deux camps opposés; on se lança ferme dans la mêlée : *Pyramides* et *Courrier du Nil* étaient contre. Parmi les admirateurs de l'Industrielle figurait *Al Moayad,* qui, en cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, donna une fois de plus une preuve incontestable de l'indépendance de son caractère. Quand l'idole fut à terre, *Al Moayad* écrivait : «Un homme comme Philippart est un bloc d'or, et quand ce bloc est brisé, les morceaux conservent encore toute leur valeur».

L'âge héroïque du journalisme en Égypte prit fin en 1900; une nouvelle génération de publicistes entra alors dans la carrière. Il ne m'appartient pas de décrire leurs luttes, leurs défaites ou leur victoire. A eux de dire s'ils ont, comme nous, ardemment servi la Vérité et le Bien; s'ils ont élevé les débats à la hauteur d'une conscience noble et désintéressée; s'ils ont, enfin, toujours eu pour but, comme leurs aînés, la prospérité et le bonheur de l'Égypte.

# INDEX DES NOMS DE PERSONNES.

# TABLE DES MATIÈRES.

1876 – Al Ahram – p 6

8– Moures – Vaujany
13
23

19 "un" sujet d'article chaque jour